



LE JOURNAL

INDÉPENDANT POLITIQUE, LITTÉRAIRE ET ARTISTIQUE

11 novembre 1939

Aussi longtemps
que les choses iront
systématiquement
mal, je continuerai
systématiquement
à dire qu'elles ne
vont pas bien —

Henri ROCHEFORT

Directeur: Jean-Charles HARVEY

Administration et rédaction, 180 est, rue Sainte-Catherine (suite 44), Montréal
Case postale 20, Station "N" — Tél. *PLateau 8471

Administrateur: REAL ROUSSEAU
Rédacteur en chef: E.-Charles HAMEL

METTRA-T-ON FIN AUX LOIS D'HYPOCRISIE?

De nombreuses restrictions à la Régie des Liqueurs ne sont que des règlements de Tartuffes

Depuis que, pour plaire à quelques esprits peu éclairés, le gouvernement de Québec a restreint la vente de la bière et des vins, dans les cafés, hôtels et restaurants, il ne s'en est pas bu une goutte de moins. Les buveurs se sont désaltérés dans les tavernes et les tripots et la plupart des autres intéressés se sont moqués de la loi. Preuve que la vertu se cultive moins par la force que par la persuasion.

Québec n'est pas la seule province de son espèce. Allez dans l'Ontario et vous verrez que, dans cette région où le whisky trouve pourtant de bons goûters, lorsqu'on boit à la santé du Roi, on lève un verre plein d'eau claire. Sa Majesté serait plus honorée par une coupe de champagne; mais le puritanisme a horreur du vin.

Chez nous, l'hypocrisie se manifeste sous d'autres formes. Les épicuriens vendent de la bière; mais il leur est défendu d'écouler le vin et le cidre. Pourquoi? Je vous mets au défi de justifier cette étrange anomalie. Le vin fut la boisson de nos ancêtres. Parce que nous avons abandonné cette liqueur des dieux, nous avons fait aux nôtres, suivant une expression d'Asselin, du sang de poison. Quant au cidre, il devrait être fort en vogue, en un pays qui se targue de produire les pommes les meilleures et les plus abondantes du monde. Ces fruits pourraient au pied des arbres. Et en ce temps-ci, alors que l'Angleterre, notre principal débouché, importe surtout des armes, les propriétaires des vergers seraient enchantés de porter leurs pommes au pressoir. Mais on en a décidé autrement: on collera quelques mois de prison à quiconque se permettra de vendre quelques gallons de cidre, boisson du pauvre.

Autre tartufferie: en quelques endroits de la province de Québec, surtout dans les villes, on vend les liqueurs au verre. C'est le régime du vieux bar, que l'on a abandonné sous prétexte de tempérance. Ces endroits, situés dans les principaux hôtels, portent le nom de clubs. Tout le monde sait que ce ne sont pas des clubs. Pour avoir droit d'y boire, il suffit de signer son nom dans un registre, sans aucune contribution en espèces. De grâce, appelons les choses par leur nom: ce sont de simples bars.

Pourquoi jouer ainsi avec les mots? A mon point de vue, on devrait accorder franchement deux sortes de permis: des permis de vrais clubs, comme ceux des Clubs de Réforme, Saint-Denis, University et autres; et des permis d'hôtels, de cafés et de restaurants. Qu'on élargisse un peu la loi de la Régie, qui est devenue absurde, inefficace et tracassière.

Nous connaissons un bon nombre de restaurants et d'auberges bien

tenus et joliment organisés, qui n'ont pu, malgré toutes les requêtes et toutes les garanties, se permettre de servir le moindre verre de vin, à table, sans risquer l'arrestation et l'amende. On a ruiné de la sorte une foule d'entreprises légitimes et intéressantes.

On préfère sans doute favoriser les maisons de désordre. Toutes les prohibitions excessives ont un résultat contraire à celui que l'on recherche. Chaque fois que, par de prétendues réformes, on ne s'appuie ni sur le bon sens, ni sur la saine raison, ni sur la franchise, on donne des armes à la crapule. On enlève des moyens de vie à d'honnêtes gens pour les livrer à des éléments beaucoup moins recommandables; et ceux-ci savent mieux que les autres exploiter et cultiver les défauts, les fautes et les vices des hommes.

J'écris, ici même, il y a quelques mois, qu'on était en train de transformer nos villes en funèbres couvents. Les touristes qui viennent ici ne désirent pas précisément faire des retraites fermées dans les rues de Montréal. Si on veut les y forcer, autant veut leur dire, avant le passage de la frontière, de rester chez eux. Car toute l'annonce que nous faisons pour les attirer au pays serait de fausses représentations.

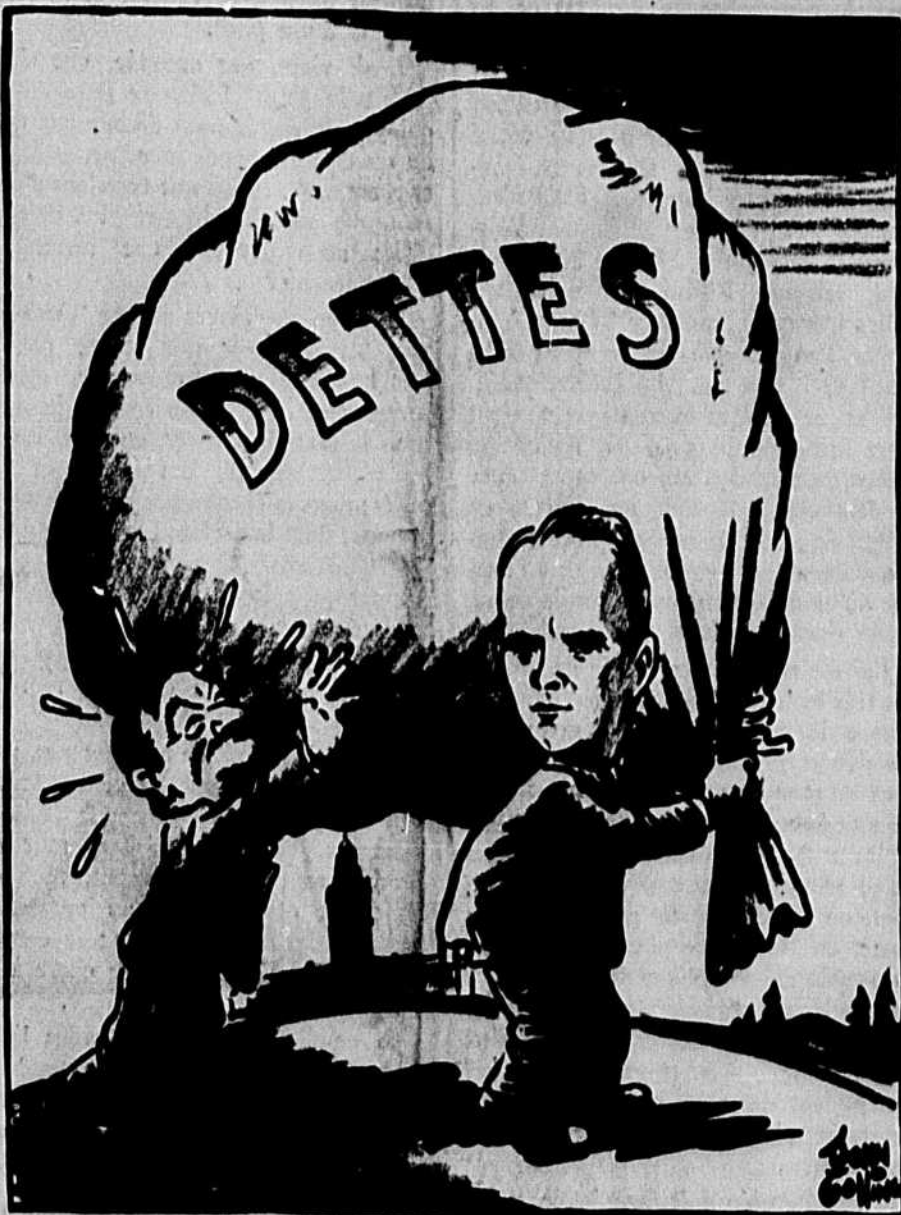
La guerre va empêcher des millions d'Américains de voyager en Europe. A ces voyageurs, il reste le Canada, surtout Québec, la province la plus caractéristique. Le gouvernement a déjà exprimé son désir de s'occuper d'eux. Il y a là une source importante de revenus. Nos déficits d'exportations pourraient être aisément comblés par l'afflux touristique. Mais ne nous faisons pas illusion: si nous restons incapables d'offrir un bon repas et un verre de liqueur après une heure du matin, surtout dans une ville comme Montréal, nous allons tous passer pour de "sacres fous" et chasser la visite.

Il y a longtemps qu'on parle de tempérance chez nous. Mais nos gens ont continué à boire en dépit des lois. Ce n'est pas une réglementation excessive qui diminuera le nombre de nos ivrognes: c'est l'éducation. Qu'on fasse un effort sérieux pour enseigner aux gens comment il faut boire ou ne pas boire, et nous pourrions, ensuite, faire comme dans tous les pays civilisés: avoir des bars à tous les coins de rues sans pour cela voir plus d'individus ivres embrassant les poteaux ou versant dans une encoignure le trop-plein de leur estomac.

Pour tout résumer, disons que le nouveau gouvernement devrait faire, pour la Régie des Liqueurs, des lois destinées à des animaux raisonnables et non à des hypocrites vicieux.

Jean-Charles HARVEY

Une lourde succession



Maurice. — Mon cher Adélar, c'est le seul cadeau que je puis te laisser.

Adélar. — Je vais te le dégonfler, ton cadeau!

LE CABINET GODBOUT

Mercredi après-midi, au milieu du cérémonial habituel, les nouveaux ministres choisis par M. Godbout, ont prêté le serment devant le lieutenant-gouverneur de la province de Québec. Le cabinet se compose comme suit:

M. Adélar Godbout, premier ministre, Agriculture et Colonisation; M. Damien Bouchard, Voirie et Travaux publics; J.-A. Mathewson, Trésorier provincial; M. W. Girouard, Procureur général; M. Pierre-Emile Côté, Terres et Forêts et Chasse et Pêche; M. Oskar Drouin, Affaires municipales et Commerce; M. Edgar Rochette, Travail; M. Henri Groulx, Secrétaire provincial et Hygiène; MM. Léon Casgrain, Cléophas Bastien, Frank Connors, L.-J. Thibault, Georges Danereau et Wilfrid Hamel, ministres sans portefeuille.

Nous félicitons non seulement les nouveaux ministres, mais aussi M. Godbout lui-même, qui, dans la circonstance, s'est montré à la fois judicieux et courageux. Nous disons "courageux" parce qu'il a dû résister à de fortes pressions pour réduire de trois les portefeuilles et désappointer ainsi des amis. En effet, la Colonisation, la Chasse et la Pêche et les Travaux publics sont absorbés par d'autres ministères. Nous savons que plusieurs autres députés avaient bien mérité du parti et de la province, mais la loi de l'économie l'a emporté sur le sentiment.

MM. Groulx, Girouard et Mathewson sont des figures tout à fait nouvelles, non seulement dans le cabinet, mais à l'Assemblée législative. L'opinion publique accueille avec satisfaction leur nomination. Les autres nous sont mieux connus. Ils ont fait

Avec le sourire

Propagande bête

On nous apporte la circulaire que faisait distribuer, durant la dernière campagne électorale, M. Philippe Ferland, candidat de l'A.L.N., dans le comté de Laval. Nous y lisons, parmi d'autres notes biographiques:

"Membre durant plusieurs années de l'ACJC, il fut élu président des cercles Ste-Marie et Collin, vice-président du comité régional de Montréal. Il entra pour ainsi dire dans la vie publique à titre de président du Comité de Refranchissement. Créateur d'un mot d'ordre qui fit fortune: "Refranchissons!", M. Philippe Ferland, deux ans durant, dirigea une vaste campagne de refranchissement. A l'occasion du Congrès des ligues du Sacré-Cœur, il eut l'honneur de prononcer un discours à l'Eglise Notre-Dame."

En d'autres termes, le candidat gouliste faisait valoir, comme qualités législatives, son intense acéclisme. Les électeurs n'ont pas semblé voir là-dessus un certificat de compétence. Ils l'ont renvoyé à ses études sur la refranchissement.

Nous ne voulons faire de peine à personne, mais nous tenons à indiquer ici, de façon frappante, combien de nos jeunes perdent leur temps à des baptiseries alors que le pays aurait tant besoin d'hommes réalistes.

Ce qui caractérise certaine génération de patriotes, c'est la méconnaissance de la vie.

leurs preuves. MM. Bouchard, Rochette, Côté et Drouin représentent un élément de travail, d'intégrité et de compétence qui rendra de sérieux services. Nous espérons que notre espoir ne sera pas déçu. Nous connaissons plusieurs de ces ministres: jamais peut-être, depuis la Confédération, il n'y eut autant de bonnes volontés réunies dans un ministère.

J.-Ch. H.

BILLET

L'OEUVRE

L'art a brûlé ton cœur de sa flamme féconde
Et ta lèvre a senti son baiser créateur;
Aussi tu connais la beauté de ce monde,
Qui sortira de toi dans un cri de douleur!

Un long tressaillement vient du fond de ton rêve
Qui grandit en ton sein avant de naître au jour;
Il a bougé dans toi comme le blé qui lève
Après avoir germé parmi les chauds labours.

C'est par un matin clair que tu verras ton œuvre,
Satisfait d'avoir évité le néant,
Vaincu l'oubli, la mort, écarté la couleur
Qui respire l'envie en son goster béant.

Tes beaux yeux s'ouvriront sur la clarté nouvelle
Qui vient de ton désir comme un fruit mûr
Et qui refait ton nom en lettres immortelles
A travers l'infini de ton rêve d'azur!

J.-Ch. H.

LE RÔLE INFERNAL DE LA RUSSIE

M. Molotoff, ministre des Affaires étrangères de l'U.R.S.S., a voulu traiter de haut ce qu'il appelle le monde capitaliste. Il prétend que seuls les intérêts impérialistes et capitalistes ont préparé et voulu la guerre. Il se réjouit au fond de lui-même des ruines que peuvent apporter au monde les malheurs présents, car il s' imagine sans doute que la révolution universelle, prédite et voulue par le bolchévisme, est en train de s'accomplir.

M. Molotoff est de mauvaise foi. Il sait fort bien que seule l'Allemagne a préparé la guerre et posé toutes les causes du conflit actuel. Il sait aussi quelles sont les responsabilités de la Russie elle-même. Si le pays stalinien l'avait voulu, le monde aurait évité la catastrophe. L'Allemagne n'aurait jamais osé déclencher les hostilités sans son pacte avec les Soviets. Ce pacte favorisait directement la guerre, et les Russes devaient le savoir. Tout indique que les pseudo-communistes de Moscou ont voulu cette guerre, afin de transporter ailleurs, à la faveur des souffrances universelles, le virus dont ils sont atteints eux-mêmes.

Les dirigeants de la Soviétique ne veulent pas que les choses marchent bien dans un monde qui ne reconnaît pas leur idéologie. Ils ne peuvent progresser, en dehors de chez eux, qu'avec la complicité de la douleur et du désastre. C'est pour cette raison qu'ils ont signé un pacte avec Hitler, avec l'agresseur. Staline et Molotoff n'effaceront pas cette tache de sang de leurs mains perfides.

Que les pseudo-communistes du Kremlin ne se fassent pas illusion: le temps de la révolution universelle est déjà passé. Du moins, si elle se produit, ce ne sera pas dans le sens du stalinisme, cet égorgement des libertés humaines. Tout le monde sait aujourd'hui que le communisme a fait faillite en Russie: il n'y existe pas. On a simplement soumis ce grand pays à une dictature de fer, qui étrangle l'individu et qui ne diffère guère que de nom avec le nazisme.

Staline et Molotoff ont voulu profiter de la catastrophe européenne pour tuer les marrons du feu et pratiquer eux-mêmes l'impérialisme qu'ils dénoncent. Ils ont pris la moitié de la Pologne; ils ont soumis la Lituanie et l'Esthonie; ils veulent asservir la Finlande;

ils ont des vues précises sur la Roumanie et les pays balkaniques. Ils possèdent pourtant le plus grand et le plus riche pays du monde; il n'ont besoin de rien; et personne ne songe à les attaquer, pas même les Japonais. Le rêve de Lenine, ils l'ont changé en un rêve d'agressions masquées et de conquêtes. Ce qu'ils veulent surtout, c'est la décomposition du monde, pour satisfaire non seulement leur impossible idéologie, mais aussi leur ambition démesurée. L'un de leurs orateurs ne faisait-il pas, mardi dernier, appel à la révolution mondiale?

Pour ces raisons et bien d'autres, les Russes ont perdu la plupart de leurs amis dans l'univers. Ils comptaient des millions de sympathisants. Aujourd'hui, il n'en reste plus le quart. Beaucoup avaient cru, un temps, que l'expérience soviétique avait une grandeur et une générosité. Staline a détruit entièrement cette croyance. C'est pourquoi il n'y aura pas de révolution dans le sens russe. Il faudrait que ce sanglant dictateur fût bien aveugle et bien rempli d'illusions pour espérer le "grand soir" avec les procédés qu'il emploie. Il ne sème que la haine et la défiance.

Le monde démocratique combat aujourd'hui pour des libertés qui lui sont chères. Il vaincra, nous n'en doutons pas. Il ne se laissera plus bernier par les niveleurs du communisme, qui s'imaginent qu'on peut violenter la nature et les faits au point de détruire chez les hommes, les lois éternelles de la concurrence, de l'énergie et de l'inégalité. Car la concurrence entre les individus, où se combattent toutes les énergies, est aussi nécessaire à la beauté et au progrès de l'homme que l'humus à la plante. Les Russes n'ont pas réussi à la détruire: ils l'ont déviée de son cours, et ils ont créé la concurrence collective, qui, en ce moment même, menace l'existence même de l'Europe. Car cette concurrence collective, c'est l'impérialisme stalinien. A ces hontes, à ces brigandages internationaux, à ces rapines, je préfère cent fois la concurrence individuelle, où l'on peut, avec quelques bonnes lois et une morale, conserver la beauté, la douceur, la pitié, l'humanité. C'est pour ça que nous nous battons. Et nous nous battons jusqu'au bout!

J.-Ch. H.

Les forces morales pour les alliés

Toutes les grandes forces spirituelles du monde se rangent aux côtés des Alliés. Il aurait fallu, pour qu'il en soit autrement, que toute notion d'humanité, de justice et de liberté fut disparue de l'univers. La Grande-Bretagne et la France se battent parce que leur existence même l'exige. La guerre n'a pas été pour elles affaire de choix; elle leur a été imposée comme une inéluctable nécessité. Français et Anglais luttent aujourd'hui non seulement pour la sauvegarde de leurs patries, mais encore pour conserver à l'individu tout ce qui fait le prix de sa vie, et lui est plus cher que cette vie même: le droit de disposer de soi... et un peu de bonheur.

L'Eglise, cette haute puissance spirituelle, a toujours eu le respect de la dignité humaine. La première encyclique de Pie XII en est une preuve nouvelle, éclatante. Le Pape flétrit le totalitarisme, qui est la négation même de l'individualité, ou droit de chacun à son existence propre. "L'idée qui accorde à l'Etat une autorité illimitée n'est pas seulement une erreur dommageable à la vie interne d'une nation, dit Sa Sainteté, mais de même, elle nuit aux relations entre peuples". Si Londres et Paris se sont engagées dans le conflit actuel, c'est pour préserver ces droits sacrés que l'Eglise a toujours reconnus à l'homme comme un héritage imprescriptible; c'est pour empêcher que s'étende sur toute la terre ce honteux totalitarisme contre lequel s'insurge Pie XII. Le Pape a demandé au monde de sympathiser avec la Pologne; il a parlé de la résurrection de cette infortunée nation. Il a demandé qu'on mette fin aux hostilités par la conclusion d'une paix durable, avec des traités animés de justice et d'équité envers tous. Seule, la victoire de l'Entente nous vaudra une telle paix. Sa Sainteté pouvait donc difficilement exprimer plus de sympathie à la cause franco-britannique, si l'on imagine la prudence extrême à laquelle doit s'astreindre un homme qui parle au

monde entier, et compte partout des fidèles qu'il importe de ne pas blesser dans leur patriotisme et leurs convictions politiques.

Le grand peuple américain, vivante incarnation de la démocratie la plus avancée, la plus parfaite que l'humanité ait encore connue, a de même témoigné aux Alliés une sympathie agissante. En mettant fin à l'embargo sur les armes, le Congrès des Etats-Unis a fait plus pour la victoire finale de Londres et Paris que n'aurait pu faire les plus éclatants succès militaires depuis le début des hostilités. Mais ce n'est pas que pour la cause anglo-française qu'ont travaillé les hommes d'Etat américains; c'est dans le plus grand intérêt de leur peuple, c'est au maintien de la neutralité de leur pays. La République américaine et les démocraties européennes ont un même idéal, des intérêts identiques; toutes les déclarations possibles, et la volonté la plus ferme de demeurer neutres n'auraient pas permis aux Américains de laisser disparaître sans intervenir l'Angleterre et la France. En fournissant à l'Entente franco-britannique les moyens de vaincre plus sûrement, Washington écarte de ce fait l'éventualité où il lui faudrait à son tour entrer en guerre.

Les immenses avantages moraux et matériels de l'encyclique papale et du rappel de l'embargo sur les armes viennent fort heureusement consolider la magnifique victoire diplomatique que constituait pour les puissances occidentales la signature d'un accord avec la Turquie. Et cette alliance vient précisément de se renforcer et de se compléter d'un renouveau d'amitié italo-grecque.

Voilà autant de facteurs de victoire pour la France et la Grande-Bretagne. Leur cause est celle de la justice et du bon droit. Tout être conscient de ses responsabilités se doit de travailler dans toute la mesure de ses moyens à la faire triompher. Emile-Charles HAMEL

Jusqu'où peut aller la sottise humaine?

Un mot à la Commission scolaire

catholique de Montréal

Je savais que la Commission des Ecoles catholiques de Montréal était pleine d'enfantillages et de sottises prétentieuses. Mais le document qui me tombe aujourd'hui sous les yeux me démontre que j'étais en deca de la vérité. Je n'aurais jamais cru, vraiment, qu'on pût pousser si loin l'insignifiance, l'ignorance et la bêtise.

Il s'agit du numéro de novembre de *L'Ecole Canadienne*, revue pédagogique de la Commission montréalaise. Tout d'abord, à la page 103, je lis: "Serment de fidélité au drapeau canadien-français..." Formule du serment: "A mon drapeau, je jure d'être fidèle... A la race qu'il représente, au Canada français, j'engage mes services..." Avis: "Ce salut se fait soit la main droite portée au front, soit le bras droit tendu vers le drapeau." Signé: La direction des Etudes.

Nous avons publié, dans notre avant-dernier numéro, une photo représentant les petits écoliers de l'école Saint-Stanislas en train de saluer à la "nazi" le prétendu drapeau canadien-français. "Vous avez doublement raison de vous moquer de cette cérémonie, m'écrivit un père de famille. 1.— Le salut nazi devient de plus en plus idiot; 2.— il n'y a

pas de drapeau canadien-français... Il est étonnant de remarquer qu'aucun des personnages photographiés sur la véranda ne daigne saluer le dit drapeau en même temps que les autres." Ces observations sont fort justes.

Quand j'ai publié la fameuse photographie, je pensais que l'autorité de l'école Saint-Stanislas avait pris l'initiative de cette cérémonie ridicule. Je lui fais mes excuses. Ce qui dépasse mon imagination, c'est que la Direction des Etudes de la Commission scolaire catholique ait pris l'initiative de faire prêter aux enfants ce que j'appellerais un faux serment. Le petit catéchisme nous apprend qu'il est défendu de jurer en vain. Or, on force de pauvres petits à jurer devant rien. Car, je le répète, il n'existe aucun drapeau canadien-français. Un drapeau représente la patrie. Notre patrie est le Canada et non pas la province de Québec. Et les maîtres qui enseignent autre chose aux enfants ne font que fausser la géographie, l'histoire, la vérité et le sens national.

Je suis sûr qu'une initiative aussi folle n'a pas été prise par les

Jean-Charles HARVEY

(Suite à la page 5)

Le Livre Américain

Roosevelt.—par Émile Ludwig (1)

Emil Ludwig est un de ces intellectuels allemands qui ont fui, hors de leur pays, la dictature hitlérienne et ont acheté au prix de l'exil la liberté de penser et de parler. Il était, bien avant Hitler, connu comme journaliste, romancier, dramaturge, mais surtout comme historien et biographe. Son oeuvre sur Napoléon, entre autres, lui valut une renommée européenne. Mais il avait aussi porté sur Goethe, Bismarck, Mazaryk, etc. et avait abordé l'histoire américaine par une étude sur Lincoln.

Son dernier livre n'a plus pour objet le passé. Il pose la personnalité bien vivante et contemporaine du président actuel des États-Unis. Des séjours prolongés de ce côté de l'Atlantique, où il fut à plusieurs reprises l'hôte de Roosevelt, soit à la Maison Blanche soit dans son domaine de Hyde-Park; les heures où il vit assis à son bureau, donnant des audiences, expédiant les affaires publiques; les conversations familières qu'il eut avec lui, — lui ont donné une idée très nette du caractère de l'homme de ses tendances comme chef d'état. Et il n'a négligé aucune autre source d'information et d'opinion, chez les adversaires comme chez les amis, dans les journaux et dans les livres. Ce n'est donc pas une impression de dilettante ou de touriste, c'est une étude mûrie et appuyée que nous offre ce solide ouvrage. Un Américain n'eût pu l'écrire en meilleure connaissance de cause; et nul Américain peut-être n'eût pu en noter aussi vivement certains aspects. Car, comme le dit l'auteur, "un étranger entrant dans une famille ou mis en face d'un paysage découvre parfois certains traits qui ont cessé d'attirer l'attention des yeux qui les voient tous les jours."

M. Ludwig confesse d'abord avoir été conquis par la séduction personnelle de l'homme. Cela n'a rien qui doive surprendre, car il n'y a qu'une voix pour reconnaître à Franklin Roosevelt, à sa personne, son accueil, ses manières, un charme très prenant, fait de simplicité bienveillante et de bonne humeur, qui captive les esprits, que ses ennemis même jugent une des causes de son succès. Qualité qui n'a rien du populisme vulgaire du politicien ne songeant qu'à capter les votes, mais qui coule du fond même d'une heureuse nature. Mr. Raymond Moley, jadis son conseiller, maintenant son aigre critique, écrit à son sujet: "Il s'intéresse aux gens, et il tient à en être aimé: cela forme une combinaison presque irrésistible."

M. Ludwig trouve à cette sympathie ouverte une explication partielle dans la jeunesse abritée, tranquille, de son héros, de tout temps entouré d'une large aisance, protégé contre le besoin et le souci. Ses études faites sans grand effort, ses tours annuels en Europe où l'ennemi sa famille, sa vie domestique sans une ride, la paix de son existence rurale, le baignent d'une atmosphère d'optimisme et de confiance qui ne le quittera jamais. Il eût pu, il est vrai, surgir de tout cela un jouisseur et un égoïste; mais ce n'est pas ainsi que se développait son être moral. S'il goûtait la vie pour lui-même, il la voulait acceptable pour tous. D'accord avec sa très zélée compagne, il s'occupait de problèmes sociaux et du redressement des torts; il exprimait son étonnement des disparités abismales qu'il voyait séparant les classes des citoyens.

C'est par une sorte d'accident qu'il entra dans la politique. Son parent Théodore, devenu président, jouissait d'un grand prestige, et les démocrates de New-York, redoutant une défaite dans l'élection d'un sénateur d'état, avaient conçu la ruse de présenter comme candidat un autre Roosevelt, mais du camp opposé. Dans la confusion qui suivit, le jeune homme fut élu, et se trouva, à vingt-huit ans, engagé dans une voie toute nouvelle pour lui. On avait compté, en retour, sur sa docilité aux ordres du parti; mais ses votes révélèrent bientôt une telle indépendance, une conscience si ferme, que ses chefs, ahuris, parlaient de "le faire examiner." Il leur montra bientôt, en deux ou trois campagnes, que l'honnêteté politique comptait encore des partisans.

Vint la lutte fameuse de Wilson contre le "grand parti" divisé par un schisme; et Franklin Roosevelt soutint

(1) New York, The Viking Press.
Toronto, The Macmillan Co.
of Canada. — \$3.00.

L'HOTEL WINDSOR possède une atmosphère de distinction très recherchée et est visité par des voyageurs de renom venant de toutes les parties du monde. Il est renommé pour ses chambres modernes et confortables, son excellente cuisine et son service courtois.

Windsor
CARRÉ DOMINION

Pour tous vos problèmes personnels voyez un psychologue consultant.

L'INSTITUT PSYCHOLOGIQUE

offre un service de consultation confié à des professionnels d'une compétence reconnue par les universités

926, University Tower
660, Ste-Catherine ouest

L'Ancestral 5656
Montréal

EN MARGE D'UNE PIÈCE MODERNE

Ceux qui ont vu la pièce de Luchaire "Altitude 3200" avoueront comme moi, que c'est là une réussite parfaite. On lui donnerait volontier le nom de chef-d'oeuvre, si ce mot qui traîne aujourd'hui dans toutes les poubelles avait encore un sens. Contentons-nous de dire que c'est une oeuvre intelligente, c'est-à-dire, au-dessus de la moyenne.

Mais là n'est pas toute son originalité. Elle constitue un effort visible et méritoire pour dépouiller le théâtre d'un certain conformisme mélodramatique et pleurnicheur composé d'intrigues branlantes comme des décors de carton-pâte et de sentiments barbouillés de couleurs criardes, rouges, vertes et jaunes, comme des toiles de fond rapiécées. Elle tend à rapprocher le théâtre de sa source profonde: la vie.

Parce que nous ne sommes plus au temps des crinolines et des perruques poudrées, nous exigeons plus de vérité dans l'expression des sentiments inhérents à la nature humaine. Cela n'exclut pas l'art, cela le transforme. Vaut-on pour cela jeter Molière par-dessus bord, reléguer Racine aux oubliettes, brûler Corneille, conspuer Musset, bâillonner Beaumarchais et décapiter Rostand? Que non pas. Le théâtre classique et le théâtre romantique avaient leurs formules, ils nous ont donné des choses magnifiques qui ont toute notre admiration. Seulement, nous vivons au vingtième siècle et nécessairement, nous demandons une formule adaptée à l'époque où nous vivons, une formule sobre, jeune, sincère et forte.

J'ai dit sobre, parce que je ne conçois pas très bien un jeune premier moderne faisant la courbette devant une jeune sportive et lui récitant de petits madrigaux en pâte de guimauve. Les phrases de mousseline ne sont pas dernier cri. Si les sentiments demeurent les mêmes qu'au temps des soulèvements de bouillottes, on ne les emballe plus dans de la ouate, on les couvre plus de breloques. Cette sobriété n'implique pas la bruyante camaraderie américaine, avec ses grandes tapes dans le dos et ses exubérants "my darling." Elle exige, au contraire, une pudeur des mots et des gestes, une expression plus curieuse, plus douce aussi, des passions.

Cette formule doit être jeune, parce que toute formule nouvelle est nécessairement jeune, même si elle ne s'applique pas uniquement aux jeunes, à la jeunesse; parce que si elle garde des traits de ressemblance avec ce qui était avant elle, tout comme le fils ressemble à son père, elle n'en reste pas moins différente sur plusieurs points, donc, complètement distincte.

Quand je parle de sincérité, cela est synonyme de vraisemblance, et dans une certaine mesure, de réalisme. La force: force d'émotion, force d'analyse, force de pensée, ne doit, ne peut évidemment pas résister dans un pathos de chiens égarés, d'yeux crevés, de bruit de ferraille, le tout assaisonné d'un langage de pirate propre à rendre hystérique du même coup tous les membres de la Société de protection des animaux. (Sans allusion aux "Deux Orphelines" les pauvres petites).

Une formule ne fait pas un chef-d'oeuvre, mais elle le caractérise, elle le

restreint: les ambitions envahissantes, freinent-elles celles du talent et de l'énergie. S'il faut pour cela que l'état aggrave son influence, étende son contrôle, il y voit une nécessité imposée par les temps nouveaux. Il n'est pas socialiste et ne le sera que le jour où nos systèmes auront prouvé leur incapacité complète. Il cherche à sauver le capitalisme en lui offrant la chance de fonctionner pour le bien commun; il veut sauver la démocratie en la montrant capable de remédier elle-même à ses maux. Il s'en est expliqué à M. Ludwig: "Les radicaux disent: coupez l'arbre; les conservateurs disent: n'y touchez pas; nous, libéraux, disons: faites en sorte de ne perdre ni le vieux tronc ni les branches neuves."

Qu'une attitude aussi modérée, aussi sage, ait pu stupéfier et scandaliser tant d'esprits, cela prouve uniquement à quel degré de discrédit était tombée l'idée démocratique, même en ses points les plus essentiels. Mais à ceux qui croient à l'utopie, à la démagogie, Roosevelt, après sept années, répond par le succès pratique de son programme: la prospérité restaurée, l'équilibre refait dans la finance, l'industrie et l'agriculture, la protection légale offerte aux citoyens dans leurs tâches et dans leur vieillesse. De tous les problèmes qu'il a attaqués, un seul tarde encore à se résoudre: l'angoissant problème du chômage, mais il s'explique peu à peu; et Roosevelt d'ailleurs s'est heurté à des résistances de son parti, trop timide en présence du fantôme des "travaux d'état." Le New-Deal apparaît solidement ancré, et la popularité de son auteur, (fréquemment mesurée par les plébiscites des journaux) reste égale, grandit même. Le peuple américain sait reconnaître ses vrais amis.

Ces réflexions ne m'écartent pas du volume de M. Ludwig, car lui-même les exprime et les développe largement. Si elles ont certain air de panegyrique, c'est que l'écrivain allemand professe une admiration très ouverte pour le caractère et pour l'oeuvre du président des États-Unis: ce qui d'ailleurs ne le rend pas aveugle à quelques-uns de ses défauts. Je ne puis, dans ces quelques notes, qu'effleurer la surface de cette biographie. Elle mérite d'être lue pour son information exacte, pour ses vues élevées, pour ses fines analyses et son haut cachet littéraire.

Louis DANTIN.

située dans le temps et dans l'espace.

La scène, faut-il le dire, ne sera jamais qu'une représentation de la vie; essayer d'y transporter la vie en bloc? Le cinéma ou la radio peuvent tenter l'aventure; le théâtre jamais. On aurait l'air de vouloir enfermer l'océan dans une carafe.

Embrasser la vie dans toute son ampleur floue, exposer toute sa trame inextricable ne mènerait à rien. Il faut trouver le "moment psychologique," découvrir l'endroit où les mailles se rapprochent, se rencontrent et forment une synthèse de l'humain, et savoir exposer sa découverte sous l'angle le plus lumineux, le plus vrai possible. C'est en cela que réside tout l'art extrêmement difficile de l'auteur et l'intérêt profond d'une pièce.

D'où vient, par exemple, que dans "Altitude 3200" les treize jeunes gens qui y sont réunis nous découvrent tout un monde: un monde immense, multiple et changeant; tandis que certaines pièces beaucoup plus étendues et plus compliquées nous donnent une impression d'étouffement?

C'est qu'une oeuvre comme "Altitude 3200" nous laisse voir la vie par le hublot; cette vie monstrueuse, agitée, berceuse et impitoyable comme la mer, nous la sentons respirer, onduler, battre les récifs, charrier des épaves et des noyés; nous la pressentons grouillante de requins; nous la devinons parsemée d'îles merveilleuses. Tandis que certaines oeuvres qui prétendent nous représenter, mais englobent la vie, ne sont que des ombres chinoises dans le hublot derrière lequel il n'y a rien de vrai, rien de vivant.

"Altitude 3200" ne contient pas, non plus de rôle principal, ni de figurants; il n'y a pas d'ombres dans le faisceau lumineux, tout est lumière, tout est énergie, tout est mouvement, tout vit également comme dans un organisme parfaitement ordonné. C'est la densité de la pièce qui en fait une chose à la fois brève, pleine et dynamique.

Je ne dis pas que nous ayons là le prototype de l'art théâtral moderne; non, mais cette "Altitude 3200" est une première étape vers la conquête de nouveaux pics, c'est un premier jalon posé sur la route de quelque Everest ignoré, c'est une voie prometteuse d'obstacles et prometteuse aussi de succès, c'est une expérience vigoureuse et difficile qui fait surgir à l'horizon des panoramas nouveaux comme toute escalade.

Un théâtre qui nous donne de telles espérances ne peut pas mourir.

Gilles HENAU.

Un récital de Gilberte Martin

Gilberte Martin, pianiste, donnera un récital mardi, le 21 novembre, 8 h. 45 p.m. au M.R.T.F., Salle St-Sulpice, 1700 rue St-Denis.

Au programme, des oeuvres de Mozart, Bach, Beethoven, Brahms, Chopin et Liszt. On peut retenir ses billets, dès maintenant, en s'adressant à la Maison Ed. Archambault Inc., 500 est, rue Ste-Catherine, tél. MA. 6201. Prix des billets, taxe comprise: \$1.65, \$1.10, 0.85, 0.60.



Au début de sa 48ème saison, le Ladies Morning Musical Club nous a présenté un concert d'un intérêt remarquable en nous faisant entendre "Le Quatuor Belge à Clavier".

Ce quatuor est formé comme suit: un pianiste, un violoniste, un altiste et un violoncelliste.

La composition de ce corps musical n'est pas usuelle parce qu'on voit ordinairement un quatuor à cordes et si l'on ajoute un piano c'est un quintette.

Mozart est toujours périlleux surtout au début d'un programme. Sa musique présente continuellement des difficultés successives alors qu'à l'audition tout semble si simple.

L'interprétation du Quatuor de Mozart a été fine, délicate, spirituelle et d'une grande précision. Le piano donnait quasi l'illusion d'un clavecin. Ensuite nous entendons une oeuvre moderne d'un compositeur espagnol Julian Bautista. Le premier et le dernier mouvements sont énergiques, turbulents et comportent des rythmes saccadés, des harmonies étranges tandis que dans le second mouvement les sonorités douces et caressantes réforment une langueur passionnée.

L'exécution de cette oeuvre dédiée à la Reine Elisabeth de Belgique a valu au Quatuor Belge de longs et chaleureux applaudissements.

Nous reparlerons de Bautista un peu plus loin.

Dans Brahms, les phrases mélodiques et les masses sonores nous ramènent au romantisme à son plus haut degré. Là encore le Quatuor Belge nous a donné une interprétation et brillante interprétation qui nous a prouvés avec quels soins méticuleux ces musiciens travaillent à la préparation de leurs auditions.

Depuis quand votre quatuor est-il formé, leur avons-nous demandé?

Nous avons commencé à travailler en 1927 et nous avons débuté à Bruxelles à la fin de 1928.

Vous avez sans doute joué dans plusieurs pays?

Oui! Nous avons joué en Espagne, en France, en Suisse, en Italie, en Grèce, en Allemagne, en Autriche, en Pologne, en Hollande et en Angleterre.

Y a-t-il plusieurs quatuors dans votre genre?

Quelques-uns, mais nous sommes les seuls qui voyagent en tournée de concert.

Je crois que le répertoire d'oeuvres écrites pour quatuor à clavier est assez restreint.

Il y a 2 Mozart, 3 Beethoven, 3 Brahms, 2 Fauré, 3 Dvorak, 2 Tausmann, 1 Marcel Poot et 1 Van-Durme.

Ce n'est pas beaucoup en effet.

Nous avons eu l'idée d'ouvrir un concours international de composition pour Quatuor à Clavier.

C'était une idée merveilleuse.

Le concours a eu lieu en 1938.

Il y avait beaucoup de concurrents?

Nous avons eu 125 oeuvres provenant de 23 pays différents.

Quel succès. Ce serait abuser de vous demander les noms des juges pour ce concours?

Il y avait: Joseph Jougen, directeur du Conservatoire de Bruxelles; Arthur Bliss, Anglais; Willem Pypers, Hollandais; Cassella, Italien; Jacques Ibert, Français; Honnegger, Suisse; Trautmann, Polonais; Horszanyi, Hongrois; Tiesens, Allemand.

De quelle façon a-t-on procédé?

Après avoir fait un premier choix; il est resté neuf quatuors que nous avons joués devant le jury réuni à Bruxelles.

Ces oeuvres portaient un numéro de

sorte que le jury ignorait complètement le nom des compositeurs.

Très intéressant.

Le jugement a couronné l'oeuvre de Julian Bautista, compositeur espagnol, que nous avons joué cet après-midi.

Ce concours était un moyen ingénieux de vous procurer des oeuvres pour ajouter à votre répertoire. J'aimerais connaître quelques détails au sujet de Bautista.

Mais oui, avec plaisir. Bautista est né à Madrid en 1901 où il a fait toutes ses études musicales. Plus tard il fut nommé professeur d'harmonie au conservatoire de Madrid. Ce compositeur s'écarte généralement de la manière folklorique qu'emploient ses compatriotes.

En effet, car le quatuor que nous venons d'entendre tout en étant de style espagnol diffère de la musique espagnole que nous entendons en général.

C'est qu'il a écrit ce quatuor dans des circonstances extraordinaires.

A-t-il écrit plusieurs choses?

Oui! Il avait composé de nombreuses oeuvres lorsque la guerre civile éclata en Espagne. A la suite d'un raid aérien il fut obligé de quitter l'immense qu'il occupait et qui venait de s'écrouler sous les bombes. C'est ainsi qu'il dut abandonner aux flammes la majeure partie de ses productions.

Réfugié à Barcelone avec le corps professoral dont il faisait partie il se rendit en Angleterre en 1938 pour participer au festival international de musique contemporaine.

C'est à Londres qu'il fit connaissance du concours ouvert par le Quatuor Belge à Clavier qui par cet événement commémorait le Xème anniversaire de sa création.

A Barcelone où il exerçait ses fonctions il écrivit en trois mois l'oeuvre dont il est question, passant ses soirées et ses nuits à réaliser le but qu'il s'était assigné.

Privé de lumière, il dut avoir recours à des moyens de fortune, s'éclairant à la chandelle, insouciant des alertes qui se succédaient avec un rythme accéléré. L'oeuvre porte d'ailleurs nettement l'empreinte de tout le chaos qui l'entourait alors.

Enfin le 15 septembre 1938 il écrivait la dernière note de son oeuvre qu'il expédiait directement à Bruxelles sans avoir même le temps de vérifier ses copies.

Tant d'épreuves traversées tant de sang-froid devaient être dignement récompensés. Bautista remporta à l'issue du concours les lauriers de la 1ère place. La nouvelle lui parvint en France dans le camp de concentration où son passage de la frontière l'avait conduit.

Ses amis de Belgique parvinrent à le faire libérer et à lui faire obtenir l'autorisation de résider en Belgique où il habite à Bruxelles.

Je ne saurais trop vous remercier de tous ces intéressants détails, nos lecteurs auront sans doute beaucoup de plaisir à les connaître.

Quels sont vos projets futurs?

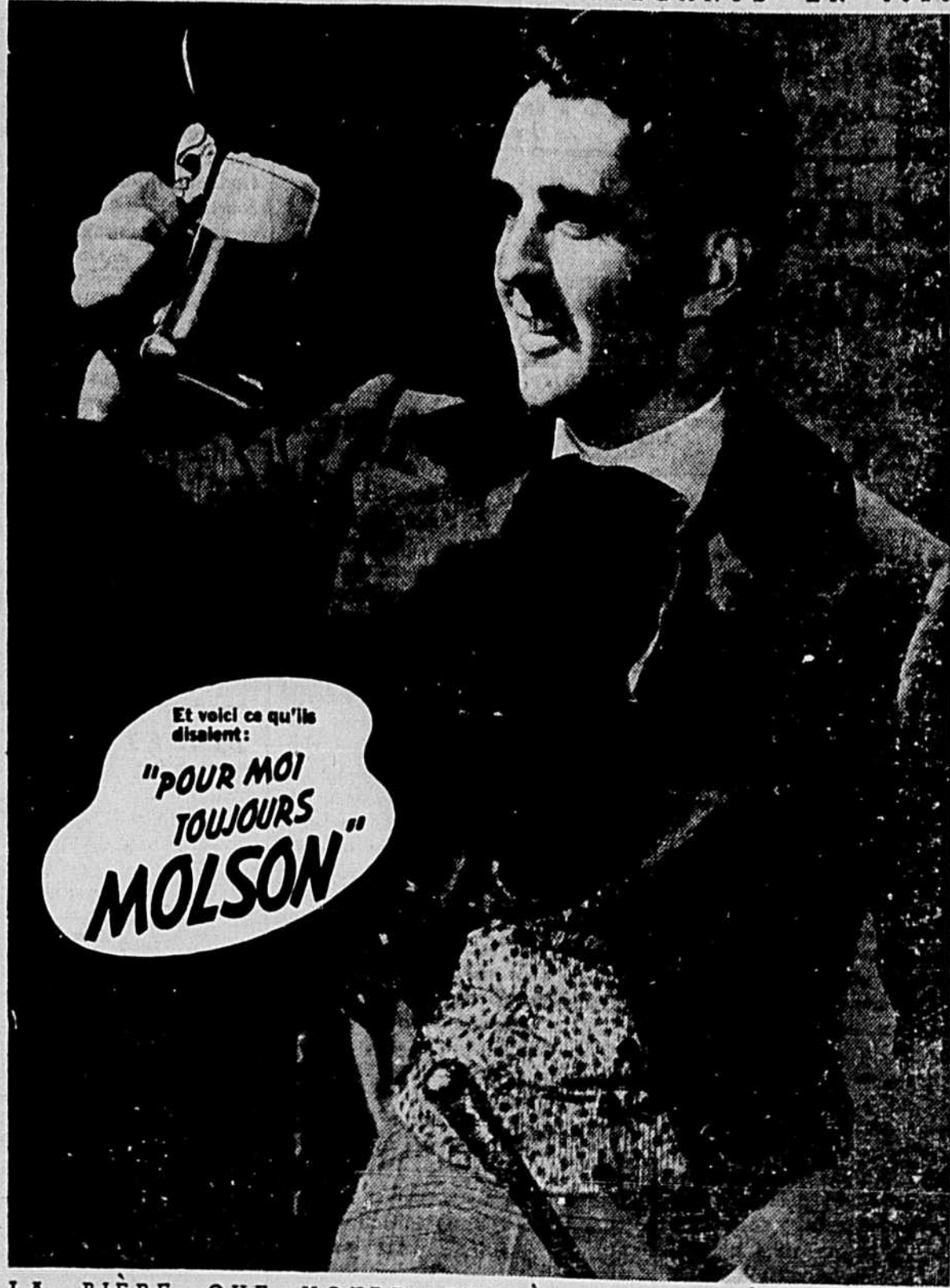
Nous partons pour New York où notre impresario M. Laberge a pour nous une série de concerts.

Bravo! Encore une fois, mille merci et bon succès.

Au concert donné par le Quatuor Belge à Clavier, le baron Silvercruys, Ministre de Belgique au Canada, étant retenu à Ottawa, s'est fait représenter par M. Maurice Heyne, conseiller de la légation belge à Montréal.

Georges LINDSAY

COMMENT S'HABILLAIENT LES ÉLÉGANTS EN 1820



LA BIÈRE QUE VOTRE ARRIÈRE-GRAND-PÈRE BUVAIT



ZORINA
in
ON YOUR TOES
with
 ALAN HALE • FRANK McHUGH
 JAMES GLEASON
and
 The Bluegrass Boys
'PRIDE of the BLUEGRASS'

Chronique Radiophonique

L'un des derniers gestes de M. Duplessis a été la suppression brutale de l'Heure Provinciale, une émission que de nombreux radiophiles avaient apprécie, à aimer, et qui donnait à beaucoup des notres — auteurs, compositeurs, musiciens, acteurs — une occasion particulièrement favorable et rémunératrice de produire leur talent et de se faire connaître du grand public. Sans avis d'aucune sorte, des artistes dont on avait retenu les services pour une émission prochaine et qui s'étaient préparés en conséquence se sont vus frustrés d'un revenu sur lequel ils avaient le droit de compter.

L'Heure Provinciale, ne l'oublions pas, était l'oeuvre du parti libéral. Le chef unioniste ne lui a jamais porté une tendresse particulière. Cette émission de belle tenue artistique était jadis offerte deux fois la semaine; on ne l'offrit plus qu'une seule fois. Il fut question un temps de la supprimer, même; mais on la laissa vivre jusqu'au mois dernier. A son abolition, un comité des artistes du Québec s'était formé, avec pour secrétaire M. Marcel Gagnon, dans le but de recueillir des signatures pour obtenir la reprise de l'Heure Provinciale. Mais le résultat des élections a changé la situation du tout au tout.

Il est vivement à espérer que le gouvernement libéral restaurera l'émission qu'il avait instituée il y a neuf ans; il serait même heureux qu'on en revienne à la formule de jadis, de deux émissions la semaine.

Les musiciens de chez nous ne possèdent pas tant de moyens de gagner leur vie et celle de leur famille, il n'est pas juste de leur priver de quelques-uns de ces moyens. Au concert, ils ont à lutter contre les vedettes internationales et, surtout, contre l'apathie trop fréquente du public à l'égard des artistes canadiens. Les postes privés n'utilisent en somme que fort peu les services de nos musiciens locaux. Les émissions les plus importantes sont relayées des réseaux américains; quant au reste, on n'emploie pour ainsi dire jamais d'orchestres nombreux.

L'Heure Provinciale n'a, depuis sa fondation, donné du travail à un grand nombre de musiciens, dans tous les centres de la province. Mais elle a fait plus; elle a permis à de nombreux compositeurs canadiens de faire connaître leurs oeuvres aux radiophiles. Nos compositeurs ne manquent pas de talent; malheureusement, ils ne reçoivent aucune rémunération pour leur travail et rencontrent même d'insurmontables obstacles lorsqu'ils veulent faire exécuter leurs oeuvres. On oublie trop volontiers que le facteur artistique joue un rôle important, dans la vie, même économique, d'une nation... Beaucoup de compositions ont été révélées au public qui ne l'auraient jamais été sans l'Heure Provinciale.

Le caractère français de la province de Québec ne cesse de constituer un attrait puissant dans le domaine du tourisme. Une fois les étrangers entrés chez nous,

il faut avoir les y retenir, au besoin les charmer si nous voulons qu'ils y reviennent. Les belles avenues ne serviront qu'à faciliter l'arrivée ou le départ des touristes. Sachons donc prolonger leur séjour en notre province par mille et une manières. Nous suggérons des programmes radiophoniques nombreux reflétant notre caractère français; des concerts symphoniques; la Société d'opéra; du théâtre.

L'Heure Provinciale est une formule des plus heureuses qui permet à nos artistes de faire valoir leurs talents et de mettre en lumière les oeuvres des compositeurs canadiens-français.

Le Gouvernement de la province attribue chaque année des bourses d'étude à nos jeunes. A quel service d'orientation ces talents vers des carrières artistiques si à leur retour au pays on leur enlève les quelques débouchés déjà existants?

Les administrateurs sans nombre de nos artistes canadiens-français savent marquer de façon non équivoque leur appréciation envers ceux qui, selon le cas, les oppriment ou les protègent.

Il est certain que le rétablissement de l'Heure Provinciale serait accueilli avec joie par toute la population de la province de Québec et stimulerait en particulier le courage des artistes de chez nous.

Depuis quinze mois, l'Heure Provinciale avait à sa tête M. Alfred Mignault, musicien et compositeur dont la renommée n'est plus à faire. Cet homme probe et compétent, tout le temps qu'il a été à son poste, l'a tenu avec autant de dignité que d'honnêteté, et de la façon la plus propre à se gagner l'estime et la sympathie générales. Il a certainement fait énormément pour la musique, la littérature et, d'une façon générale, pour l'art en notre province.

Evitant scrupuleusement de mêler la politique à ses fonctions, il s'est montré impartial dans le choix tant des auteurs et des compositeurs que des interprètes. Il n'a jamais fait travailler quelqu'un que pour son talent, ne se laissant influencer par aucune autre considération.

Il se peut que les circonstances le forcent à quitter ce milieu où il évolue depuis si peu de temps. Son dernier geste aura été une tentative d'aider tous les camarades d'armes: auteurs, compositeurs, exécutants, comédiens, annonceurs... Tous, sans nul doute, sauront lui prouver comme il convient leur reconnaissance et leur loyale amitié.

Quoi qu'il doive advenir, si l'on continue l'Heure Provinciale, il serait opportun de profiter des circonstances pour opérer quelques changements qui seraient, semble-t-il, des plus heureux. Présenter, par exemple, cette émission sur le réseau de Radio-Canada, ce qui présenterait une économie substantielle et permettrait une foule d'améliorations.

Je n'ai qu'une bien mince importance, et je dois désormais me fonder dans le public et attendre les décisions des autorités compétentes. Mais il m'est permis de souhaiter que l'on agisse, en toute circonstance, avec intelligence et justice.

E.-Ch. HAMEL.

Vieux Doc n'est plus...

Avec la mort du Dr Edmond Grignon, les lettres canadiennes perdent une de leurs figures les plus pittoresques, les plus colorées.

Né à Saint-Jérôme en 1861 et reçu médecin à Montréal en 1885, il pratiqua plus de cinquante ans la médecine à Sainte-Agathe.

Il fit ses débuts littéraires à un âge assez inusité... C'est en effet à soixante-et-dix ans qu'il publia, sous le pseudo amusant de "Vieux Doc", un recueil de souvenirs qu'il avait intitulé: EN GUETTANT LES OURS. Il racontait d'agréable façon, dans un style alerte, avec un sens fin du comique et beaucoup d'humanité, il savait faire "vivant" en demeurant très simple, avec une délicieuse bonhomie.

Le succès de son premier ouvrage le fit en publier un second, du même genre: 40 ANS SUR LE BOUT DU BANC.

Il était d'ailleurs d'une famille où les lettres sont à l'honneur: l'un de ses frères s'est acquis quelque renommée comme écrivain aussi bien que comme musicien, et "Vieux Doc" était, ne l'oublions pas, l'oncle de Claude-Henri Grignon — Valombre de son nom de pamphlétaire.

Le Dr Grignon meurt après une longue maladie; il a été quatorze mois paralysé.

A la famille éprouvée, je présente l'expression de mes plus vives sympathies, ainsi que celles du JOUR.

E.-Ch. HAMEL.

AVEC LE SOURIRE

Bravo, Francoeur!

Au troisième Congrès annuel de la Société Saint-Jean-Baptiste de Québec, M. Louis Francoeur, journaliste, déclarait, dimanche dernier, qu'il était temps de réunir des représentants de l'Eglise et de l'Etat, ainsi qu'un certain nombre de laïques, pour "apporter à l'enseignement, au Canada français, les réformes qu'il s'imposent." Il ajoutait: "Il est admis que le laïque d'aujourd'hui possède, en bien des cas, une documentation théorique et surtout pratique, qui est au moins égale à celle du prêtre non spécialisé... Nos universités ont une atmosphère de boîtes, de casernes, où sévit le conformisme miteux." M. Francoeur disait aussi que nos institutions déshabillées ne tenaient pas compte de la vie.

Il est heureux que des expressions aussi franches trouvent place dans des milieux comme la Saint-Jean-Baptiste. C'est un signe des temps. Il est à souhaiter que plusieurs Canadiens de langue française suivent l'exemple de M. Francoeur. On créera de la sorte une opinion plus forte en faveur des réformes nécessaires. Il y a longtemps que notre élite laïque y songe, mais, la plupart du temps, elle s'est contentée de gémir en silence.

de théâtre de bonnes pièces bien jouées à prix tout à fait populaires.

J'ai appris avec autant de plaisir que mon copain Hélotrope la nouvelle que Rosaire Pharaud aura un rôle important dans le prochain spectacle des Variétés Lyriques.

Dans "Bakalika", cet acteur doud campait une silhouette de vieux régisseur de théâtre tout à fait remarquable.

A propos, si l'on ne veut pas avoir le cruel regret d'avoir manqué "Réve de Valse", on est mieux de se hâter de réserver ses billets... le public y va avec frénésie!

Les amateurs de théâtre peuvent être assurés que la pièce de Mario Dulanti qu'on jouera du 16 au 19 novembre, au M.R.T., est aux pièces de théâtre ordinaires ce que la "Rolls-Royce" est aux autres autos.

En voiture pour ce prochain spectacle! Mes meilleurs vœux de succès à l'habile chauffeur qu'est Mario! Jacques GADBOIS

"Les Marionnettes" au théâtre Arcade

Les représentations de "La Dame aux Camélias" ont connu un tel succès populaire ces derniers temps au théâtre Arcade que la troupe "Les Comédiens Associés" annonce un nouveau spectacle.

A compter de samedi 18 novembre jusqu'au vendredi 24 novembre inclusivement cette troupe présentera à l'Arcade encore le succès de Pierre Wolff, "Les Marionnettes".

Par la même occasion le directeur de la troupe M. Henri Letondal annonce l'engagement de Mlle Antoinette et Germaine Giroux et, autre excellente nouvelle, celui de M. Charles André, du Théâtre de la Renaissance de Paris. M. André est bien connu de notre public devant lequel en 1935 il remporta de légitimes succès.

A ces trois grandes vedettes ajoutons les noms de Pierre Durand, Lilliane Dorsenn, François Lavigne, Armand Lefebvre et autres.

"Les Marionnettes", un spectacle toujours goûté du public, sera monté avec faste et rien ne sera négligé pour satisfaire les désirs des amateurs de bon et beau théâtre. Les billets peuvent dès maintenant être réservés à la burocrate de l'Arcade.

Voyage triomphal du San Carlo Opera

Après New York, Chicago, Détroit, Toronto, ce sera Montréal les 17, 18 et 19 novembre.

Le programme du San Carlo grand opera est singulièrement chargé. Ayant à peine terminé un engagement de 14 jours au Rockefeller Center de New York, la vaillante et ardente troupe s'est mise en route pour Chicago pour un engagement de deux semaines. De là elle se rendra à Détroit où elle restera une semaine; ce sera ensuite Toronto et Montréal où le San Carlo Grand Opera demeurera trois jours, les 17, 18 et 19 du mois de novembre. Le samedi et le dimanche elle donnera également une matinée.

Le répertoire du San Carlo Opera comprend 21 opéras, exécutés en italien, en français et en anglais. Quelle énergie ne faut-il pas pour conduire à travers le continent une troupe de plus de cent personnes; il faut avoir la foi en la musique de F. Gallo pour réaliser un semblable prodige.

Le programme définitif qui sera exécuté à Montréal n'est pas encore définitivement arrêté; celui que l'on avait annoncé précédemment est susceptible de certains changements.

Le journaliste digère mal

Le petit journaliste Georges Pelletier, celui-là même qui a reçu un coup d'assommoir le soir du 25 octobre, a la digestion difficile. La dyspepsie chronique dont il souffre depuis plus de vingt ans ne lui permet pas de digérer autre chose que le crétinisme. C'est pourquoi il n'a pas pu avaler la victoire du bon sens qui a couronné les dernières élections.

Dans un long article où s'étale son style filandreur, ce colérique scribe tente d'expliquer que la victoire de M. Godbout, après tout, n'est "pas tant victoire que ça". Quant à l'unité canadienne, d'après lui, elle n'est pas plus avancée aujourd'hui qu'hier. Il écrit (Devoir, 4 novembre): "Si le Québec eût élu M. Duplessis au lieu de le battre, le 25 octobre, cela n'aurait rien changé à la situation, voire de notre province, en regard à la guerre". Ouais! Ce bon Georges n'ajoute pas que nous aurions tout passé pour des "sacres" sous aux yeux du monde. Ecoutez encore: "Pas plus en 1939 qu'en 1938, écrit le journaliste, l'électeur n'a pensé voter en faveur de l'unité nationale..." Il faut être de mauvaise foi pour affirmer une chose pareille, car nous savons avec certitude que des milliers de Canadiens, tant de langue française que de langue anglaise, avaient en vue, le jour du scrutin, l'unité et la concorde en ce pays. Presque tous les citoyens que nous avons rencontrés, ce jour-là, étaient explicites sur cette question. Mais l'homme à la jaquette ne veut rien voir.

L'article tient trois colonnes de cette qualité. C'est une pitié, Georges Pelletier est un sectaire doublé d'un primaire. Il n'y a pas moyen de faire entendre raison à des butes de cette espèce. Le malheur d'une foule de gens qui se mêlent d'écrire, c'est de n'avoir fait aucune philosophie sérieuse et de passer leur temps à raisonner comme des pieds. Le jour viendra, espérons-le, où se guérira, chez nous, l'ère des petits primaires qui posent en directeurs de l'opinion. Le jeune Georges en est un exemple illustre.

Si on faisait la même chose au Parc Lafontaine

Il arriva un jour qu'un londonien se promenant dans Hyde Park croisa une très jolie miss. Il ajusta aussitôt son monocle et la dévisagea autant qu'il pouvait. La petite n'aima pas ça. Elle aimait même si peu ça qu'elle courut derechef se plaindre au bobby.

"Ce vieux monsieur là qui brandit sa canne avec jubilation dans l'allée. Vous le voyez?"

— "Oui..."

— "Et bien, il vient tout juste de me dévisager."

— "Pas possible."

— "Ah vraiment... Et bien, on va lui faire son affaire à ce bonhomme."

Et à grandes enjambées, le colosse protecteur des demoiselles en détresse s'en fut rejoindre le vieux monsieur toujours occupé à chasser les feuilles du bout de sa canne.

— "Vous là... Donnez-moi votre nom et adresse; vous aurez à répondre devant Monsieur le juge de votre inqualifiable action."

Le vieux monsieur rouspéta tant qu'il pouvait. Il avait la vue courte. Il avait tout simplement ajusté son monocle pour voir où il marchait...

Ses explications n'attendirent aucune ment le bobby. Ni le juge d'ailleurs.

"Comment vous avez osé en plein Hyde Park dévisager une jeune dame qui ne vous avait fait aucun tort. Preposterous! Preposterous!"

Le vieux monsieur eut l'air de vouloir dire que la jeune miss était si jolie qu'il n'avait pu faire autrement.

On ne lui en laissa pas le temps. On lui arracha d'abord toute une livre sterling qu'il dut payer immédiatement sous peine de se voir mis sous verrous; puis, on lui servit un speech formidable.

Tout d'un coup le vieux monsieur se rend compte que nous avons ici une source toute prête de revenus... et qu'il ne s'agit que d'être aussi sévère qu'à Londres pour faire fortune rapidement... car enfin ce ne sont pas les sujets qui manquent. Rien qu'au Parc Lafontaine, pour ne mentionner que l'endroit qui me paraît le plus propice à cette expérience, on serait assuré de faire une fameuse récolte. Une soirée de printemps devrait suffire pour remplir les coffres de Son Honneur Monsieur le maire.

Au lieu de courir sus aux automobilistes quand les fonds commencent à baisser, on n'aurait qu'à s'embarquer derrière les arbres du parc, et pan! aussitôt qu'un promeneur se permettrait de dévisager une dame, on sortirait du bosquet, on foncerait dessus crayon et carnet en main.

On pourrait même se servir d'un chronomètre pour déterminer la nature de la punition selon le degré, c'est-à-dire, la durée de l'offense. Ainsi, pour 10 secondes d'impudence, on ne serait pas

très sévère; on avertirait le promeneur de circuler en lui recommandant de faire bien attention que ça ne lui arrive plus; mais pour 20 secondes on infligerait l'amende minimum; pour 30 secondes le double et pour une minute entière ce serait la prison ou dix dollars.

Evidemment on ne pourrait mettre la loi du non-dévisager sans avoir au préalable averti le public. Des affiches à l'entrée des parcs suffiraient peut-être. "Prière de tenir son chien en laisse. Prière de jeter vos sacs et papiers dans le panier de rebut." Enfin, "Défense formelle de dévisager les dames." Voilà ce qu'on y lirait pour l'éducation de tous. Mais, pour être tout à fait équitable, il faudrait peut-être ajouter: "aux dames qui ne sollicitent pas cette forme d'attention." Cette précision établie, je ne vois pas pourquoi on hésiterait encore à imposer un nouvel impôt dans notre charmante ville où l'on est d'ailleurs taxé pour des choses autrement innocentes.

Evidemment ça en serait un difficile à percevoir. Il faudrait s'en remettre à la parole de ces dames (imprévisible!) lorsque l'agent ne serait pas là pour saisir le coupable en flagrant délit.

Enfin, on pourrait toujours, à titre d'essai, instituer un bureau de plaintes et règlements à la sortie du parc. Ces dames exposeraient là leurs griefs en priant qu'on ne révèle pas leur identité. Elles feraient une description minutieuse du monsieur coupable, et alors, on n'aurait plus qu'à le guetter à la sortie.

On ne se reconnaîtrait certainement plus au Parc Lafontaine le jour où ces règlements seraient mis en vigueur. On y verrait des choses inouïes... extraordinaires... Comme par exemple, des monsieurs foncer à toute allure en ne regardant pas plus loin que le bout de leur nez; des dames assises seules sur les bancs; ou encore, des toilettes ravissantes passer... inaperçues. Qui sait?... on verrait peut-être ces dames aller se plaindre alors qu'on ne les regarde plus du tout... La nature féminine est si complexe...

Gabrielle ROY.

ON NOUS ÉCRIT

Ottawa, 1er nov. 1939.

Cher monsieur Harvey,

A titre d'abonné, je tiens à vous féliciter de votre attitude au cours des élections du Québec. Le délégué de l'Union Nationale, mercredi dernier, est la défaite de la malhonnêteté administrative de M. Duplessis et du séparatisme de M. Gouin. Il est bon d'ajouter que ce séparatisme avait, en dépit de ses protestations, pour père naturel M. l'abbé Groulx, qui, en 1927, comme directeur de l'ACTION FRANÇAISE, consacrait tout un numéro de sa revue à l'étude du projet d'un Etat français au Canada et de ses possibilités. Nous voyons, du coup, débarrassés de la partisannerie cynique de M. Duplessis et de la réserve québécoise de M. Groulx. Enfin, c'est la paix sur terre aux hommes de bonne volonté et de saine intelligence.

Dites-le donc avec toute la vigueur ardente de votre plume.

Bien à vous,

Paul POITRAS

RONDIN et ENCENSOIR

Il se peut que l'imitation, comme on le dit, soit une preuve d'admiration...

A ce compte, les admirations foisonnent dans le domaine de la radio!

Aussitôt qu'un chanteur, un comédien ou un auteur de sketches a du succès, il se trouve aussitôt une pléiade d'"admirateurs" qui tiennent vraiment à exprimer leurs sentiments admiratifs d'une façon par trop ostensible au public radiophile...

Mais vous voyez s'il n'y a pas des méchants pour aller croire que si l'on a tant d'imitateurs de Fridolin, de Jean Clément, de Nazaire et Barnabé, de Robert Choquette, et de tous les artistes et auteurs à succès, c'est qu'on a affaire à des indécents qui veulent exploiter une veine, un filon qui s'est avéré payant.

Que voulez-vous? A cette époque prosaïque, on méconnaît les nobles sentiments...

La "Rumba de radio-roman" s'est affirmée, dès la "première", une émission à succès.

Jovette, Valombre, Deyglun et Paul Gury lui assurent intérêt et diversité.

Tout ce qu'on peut faire de variations sur un thème donné, tout de même!

L'émission "Sur les boulevards" que nous offre C.R.A.C. le samedi soir ne manque pas d'agrément.

Mais, malgré toute leur bonne volonté, Henri Letondal et ses camarades n'y sont pas tout à fait, quand ils reprennent les succès récents de Ray Ventura et de ses "Collegiens"...

"Altitude 3.200" a été un autre beau succès pour le M.R.T. Français.

Par ses applaudissements nourris, longtemps prolongés après la chute du rideau, le public a montré qu'il était ouvert au théâtre moderne, qu'il ne demandait qu'à le bien accueillir, pour peu qu'on lui en donne, de préférence aux mélés surannés.

Etonnément nombreux, ce public, et tout à fait sympathique, si l'on excepte quelques idiots qui venaient au théâtre de temps à autres d'insupportables sifflements.

Ces crétiens, qui auraient mérité qu'on les jette à la porte sans plus de façon, ne semblent pas se douter de ce que leur manège risque de troubler et de faire se tromper les interprètes, surtout dans le cas d'acteurs aussi jeunes, et ayant si peu l'habitude des planches.

Un peu de charité, et les notions élémentaires de la politesse... voilà qui suffirait à éviter des idioties aussi dégoûtantes.

Mais les jeunes du M.R.T. se sont tout comportés en artistes accomplis, et ils ont remporté, haut la main, un des plus beaux succès de l'année.

Bravo, Bernard Goulet!

Pour faire suite au succès remporté avec "La Dame aux Camélias", les Comédiens Associés présenteront au théâtre Arcade, pour une semaine à dater du 18 novembre, "Les Marionnettes" de Pierre Wolff, si ma mémoire est fidèle. Ce devrait être là une autre belle réussite pour l'excellente troupe que dirige Henri Letondal, et dont Antoinette Giroux est la vedette.

Si le public répond comme il est permis de s'y attendre, M. Jos de Séve, le sympathique directeur-gérant de France-Film, n'aura qu'à applaudir de son initiative de donner aux amateurs

Savoureux et Doux

À L'AUTRE BOUT

WHITE OWL 5^c STREAMLINE

White Cap

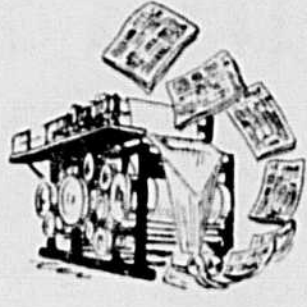
domine

LA BONNE WHITE CAP ELLE DOMINE!

BIÈRE Frontenac White Cap

REVUE de la PRESSE

par Raymond BILODEAU



"Le sens du mot démocratie". Sous ce titre, l'ACTION CATHOLIQUE publie en page éditoriale un article, signé par une personne de grande renommée, dont le jugement est sûr et apprécié. Voici la teneur de cet article.

"Selon son sens étymologique, le mot démocratie veut dire : gouvernement par le peuple. C'est l'opposé du gouvernement d'un seul homme, d'un groupe d'hommes, ou d'une classe exclusive de la société. Il s'agit donc d'un système de gouvernement qui exclut les idées de monarchie, fascisme, communisme, et de dictature sous toutes ses formes et il désigne ses représentants.

"Le sens que l'on prête, généralement, au mot démocratie, est beaucoup plus étendu. On entend souvent par ce vocable, la liberté ou le droit qu'ont des groupes sociaux de déterminer eux-mêmes les conditions relatives à leur bien-être matériel au lieu de subir le règlement absolu que peut imposer un individu ou un groupe d'individus. Dans le domaine de la question ouvrière, par exemple, les travailleurs ont le droit de se donner des représentants chargés de servir les justes intérêts des ouvriers auprès des employeurs.

"C'est la liberté d'action est intimement liée au bonheur des citoyens et de la nation entière. C'est là sa raison d'être et sa justification. Il est des choses que tout individu intelligent peut accomplir et si développe, par ce moyen, sa personnalité. Ce point n'est pas à négliger au sein d'une démocratie.

"Enfin, et toujours d'après le principe démocratique, on ne doit pas oublier que tous les citoyens ont des droits égaux. Chaque fois qu'un individu traite de questions politiques, économiques, civiles, religieuses et autres, il doit toujours avoir à la pensée que les autres citoyens ont des droits égaux aussi, qu'il doit respecter et qui limitent les siens. La démocratie suppose, en un mot, le respect du caractère sacré des individus, car ils ont été faits à l'image et à la ressemblance de Dieu."

Mgr J.-A. RYAN

Cette définition est une réponse cinglante à nos propagateurs de doctrines nazies ou fascistes ou communistes. Par bonheur, depuis la déclaration de la guerre, le gouvernement a pris de telles dispositions que la plupart se sont enfuis comme des rats épouvantés. Notre pays ne se portera que mieux de la disparition de ces énergumènes, et les vrais démocrates pourront continuer à garder le pays sain et prospère.

Les agences de nouvelles ne sont pas, certes, des fabricateurs à romans ou à contes, mais il n'en reste pas moins que les nouvelles qui sont communiquées aux journaux, nouvelles destinées à être distribuées au public par la voie de leur quotidien ou de leur hebdomadaire, sont d'une sécheresse et d'une inexplicabilité. La censure exerce une tâche des plus ingrates mais même pour elle, les nouvelles de guerres lui arrivent tellement insuffisantes qu'elle en reste autant dans l'obscurité que le lecteur avide de renseignements. A ce sujet, le CHRONICLER-TELEGRAPH, de Québec a cru bon d'en dire un mot.

"Les communiqués de guerre, fournis par les belligérants, sont froids et durs comme des analyses chimiques. Par exemple, d'un communiqué français, portant le numéro 92, on pouvait lire ceci: 'Il y a eu des deux côtés de nombreuses patrouilles, dans le courant de la journée, mais tout particulièrement dans la région de la Moselle. Notre artillerie fut très active dans ce même district'.

"Aucune mention n'est faite des vies perdues, du sang répandu; rien des engagements qui hantent les champs de bataille ni du bruit des puissants obus qui peuvent faire sauter un édifice dans une terrible explosion. Il n'y a aucune référence aux hommes qui deviennent soudainement envagés par la hantise de la mort ou affaiblis par la fièvre.

"Les communiqués de guerre sont impersonnels comme le résultat d'une partie d'échec. Seulement par de vagues déclarations occasionnelles, peut-on avoir une faible idée de ce qui se passe réellement."

Que sait-on de la guerre actuelle? Rien ou à peu près. Une nouvelle est à peine assotée donnée qu'elle est démentie. Que doit-on en conclure? Naturellement, la faute retombe sur les larges épaules des journalistes; malheureusement, eux non plus ne peuvent donner plus qu'on leur donne. Qu'en reste-t-il? Ignorance et obscurité. ... pour tous!

Notre journal s'occupe activement depuis sa fondation, de pousser l'étude de l'anglais dans les écoles de langue française de la province. Dans notre pays, les deux langues, anglaise et française, sont en vigueur. Le PETIT JOURNAL appuie ce mouvement et s'adresse plus spécialement aux Canadiens de langue anglaise.

"Dans une conférence qu'il faisait, mardi dernier, au Rotary, M. Grange Woolly, professeur de langues à l'université Drew, dans le New Jersey, déclarait que l'étude des langues étrangères fut négligée dans les institutions américaines. 'Les Américains voyagent beaucoup, disait-il, mais ils retiennent peu de profit de leurs voyages. Ils ne peuvent jamais venir en contact direct avec les habitants d'un pays dont ils ignorent le langage'.

"L'étude des langues modernes peut devenir un instrument de culture en même temps qu'une grande satisfaction personnelle. Dans notre pays, nous avons l'avantage de posséder deux langues vivantes: le français et l'anglais. Les Canadiens d'origine française apprennent l'anglais en très grand nombre dans les villes. Ils y trouvent leur compte non seulement dans la vie économique, mais aussi dans les relations sociales et dans les voyages. Mais les Canadiens de langue anglaise ne font peut-être pas un effort assez sérieux pour apprendre

le français. Il est vrai qu'ils ont fait, en ces dernières années un effort plus sérieux pour apprendre notre langue, mais il est à souhaiter que cet effort se généralise davantage d'un océan à l'autre. Ce serait un moyen de culture en même temps qu'un progrès vers l'unité et la compréhension mutuelle des deux principales nationalités de ce pays."

Mais l'étude des langues ne comprend pas seulement l'anglais et le français. Il est un grand nombre d'autres langues vivantes dans lesquelles l'on pourrait être plus versé. Quelques amis de ma connaissance ont commencé à apprendre une langue étrangère et s'y sont tellement intéressés qu'ils sont devenus des spécialistes. Aujourd'hui, quelques-uns d'entre eux ont pu, grâce à leurs connaissances, obtenir des emplois d'interprètes ou de traducteurs, emplois très rémunérateurs. Ainsi, tout en y trouvant une source de satisfaction, ils ont trouvé en même temps des revenus qu'ils n'auraient jamais obtenus sans ces études supplémentaires.

Causerie au People's Forum de Montréal

Lundi soir à 8 h. 15 à l'Auditorium du High School de Montréal, rue University.

La deuxième d'une série de causeries, données chaque lundi soir, sera faite par Mme Linda Littlejohn, femme orateur bien connue d'Australie. Le sujet choisi par la conférencière est intitulé: "La danse de mort de la civilisation". (The Death Dance of Civilization).

Obtenant un succès immédiat au cours de sa tournée de conférences en Amérique, le printemps dernier, Mme Littlejohn, originaire d'Australie, a été sollicitée pour s'adresser au Forum.

Mme Littlejohn, à qui l'on avait demandé de remplacer un autre orateur, au Town Hall de New York, obtint tant de succès que l'on retint ses services pour donner une série de causeries à cet endroit. Parlant de Mme Littlejohn, M. George V. Denny, président du Town Hall de l'Air, s'adresse en ces termes:

"Mme Littlejohn a déjà parlé pour nous trois fois dans un mois. A chaque occasion elle a remporté un grand succès et fut écoutée par un auditoire nombreux et choisi. Nous désirons certainement retenir ses services pour la prochaine saison."

En Australie, Mme Littlejohn est reconnue pour ses activités sociales et politiques, ayant tenu le poste de présidente des Associations Unies des Femmes des Nouvelles Galles du Sud, et plus récemment comme officière de Liaison à Londres entre la Fédération des Femmes qui votent et la Ligue du Commonwealth Britannique. Elle a souvent contribué à toutes les sections de la presse anglaise et australienne, étant membre de la société des Femmes Auteurs et de l'Institut des Journalistes. Récemment elle a parcouru la Russie, la Turquie, la Palestine, l'Espagne, l'Allemagne, le Danemark, l'Italie, la Grande-Bretagne et les Etats-Unis. Mme Littlejohn passa tout le mois d'août 1939 en Allemagne. Elle est l'une des plus accomplies et des plus érudites des femmes orateurs.

En marge du concert du Forum au bénéfice de la Croix-Rouge

La Société de la Croix-Rouge Canadienne (Comité des Divertissements) désire exprimer ses remerciements à MM. Wilfred Pelletier et Douglas Clarke ainsi qu'aux 90 musiciens du Musicians Guild of Montreal qui, par l'entremise de leur président, M. Isidore Aspler, ont offert gracieusement leurs concours pour un concert à être organisé au bénéfice des œuvres de guerre de la Croix-Rouge. Vu l'importance de l'événement et l'intérêt insusé qu'il suscite le Comité en charge de l'organisation du Concert a cru bon cependant d'en reculer la date.

Les auxiliaires de la campagne de souscription ayant à porter le fardeau déjà très lourd des exigences que requiert ce travail et désireuses de contribuer également au succès du gala artistique ont fait remarquer à juste titre qu'il était recommandable et au bénéfice de chacun de remettre à plus tard un événement qui demande la coopération de tous les groupes. Après consultation avec MM. Pelletier, Clarke, Aspler, Gorman du Forum et Miss Martha Allan, Mmes Athanase David et Lewis Douglas, organisatrices du concert, il a été convenu de reporter ce Gala artistique au lundi 19 février.

Son Excellence le Gouverneur Général et Lady Tweedsmuir ont gracieusement accordé leur patronage et le Comité conserve l'espoir qu'il leur sera possible de relever de leur présence l'éclat de cette soirée.

Un film de jeunesse "Accord Final". Aimez-vous la jeunesse? Joëtte Day et Georges Rollin, Nane Gernon et Maurice Baquet, Nicole Dumas et Michel Vitold, et vingt filles charmantes, et Bernard Blier et Yves Brinville et vingt garçons animés de leur entraînement les classes du Conservatoire où se déroulent les scènes principales d'"Accord Final", dont Kate de Nagy est la vedette. Aimez-vous l'autorité, la décision, la fantaisie, l'éclat brillant, la bonne humeur? Jules Berry, Alerme, Georges Rigaud, Jacques Baumer, Aimos vous contenteront.

Le Journal à trois sous vous renseigne sur les événements; "LE JOUR" vous apprendra à les apprécier.

Le Conte du Jour

LE LAMPADAIRE

par Claude-Bernard AUBRY

(Suite et fin)

Durant cet automne là, chaque soir, l'âme de la petite malade avait rendez-vous dans le jardin avec le lampadaire regaillard. Toujours de sa fenêtre, l'enfant admirait les visions que diffusait sa pâle lumière. Inhumainement belles, ces visions, tant luisaient les grands yeux de madone.

La jeune fille, par ces soirées de froidure, vivait chaudement la vie qu'elle ne goûterait jamais. Elle allait, au bras du beau mécanicien, menue sous la protection de sa carrière d'athlète. N'ayant jamais vécu, elle le jugeait à la mesure de son âme: bon, dévoué jusqu'aux moindres attentions pour sa jeune femme, courageux, travailleur, distingué, tendre surtout. Elle le voyait encore, penché sur sa chaise longue et glissant l'oreiller sous sa tête fiévreuse.

Peu à peu, les visions du lampadaire tyrannisaient l'âme ultra-sensible de l'anémique.

Lui, le mécanicien, le seul homme qui daigna s'occuper d'elle, s'empara de son esprit. Il en devint toute la nourriture et l'unique pensée. Cette obsession amoureuse agrava l'état de la pauvre petite, et chaque feuille, que le vent d'automne arrachait aux grands arbres du jardin, emportait avec elle une parcelle de sa vie.

Et pourtant, le jeune homme ne revenait pas.

Jacqueline ne dormit plus. Mille plans s'enchevêtraient dans sa tête affolée. Il fallait que revienne le jeune inconnu! Elle voulait tant le revoir, lui dire combien elle l'aimait et que, chaque jour, elle mourait un peu pour lui! Mais, la sévérité de son père. Jamais il ne permettrait! Surtout un mécanicien...

Le lampadaire semblait sourire de son désarroi. Puis, un soir plus frileux que les autres, plus mystérieux, le diabolique lampadaire suggéra un plan irrésistible aux grands yeux désespérés.

Quand les coups de minuit eurent fait leur dernière ronde à travers les longs corridors silencieux du manoir, Jacqueline sortit de son lit, et, en chancelant, rejoignit sa garde-robe. Là, elle passa sur ses épaules une mante lourde et chaude. Ses petits pieds tatonnèrent, puis disparurent dans des pantoufles fourrées. Habitée à la noirceur, elle descendit le grand escalier en s'appuyant au mur. Elle se rendit jusqu'à l'atelier attenant à la cuisine. Là, elle alluma une chandelle et, fouillant dans les tiroirs où s'étaient les outils de Jim, elle en tira une clef anglaise, un marteau et un ciseau à froid. Jim les maniait si souvent devant elle!

Lorsqu'elle ouvrit la petite porte de service, une bouffée de noirceur et de froid passa sur son corps frêle et un long frisson. Avec courage, l'enfant descendit les trois marches du perron. Cet effort la suffoqua. Elle dut s'asseoir quelques minutes sur une des marches.

De nouveau sur ses jambes saoules, elle s'achemina vers le lampadaire. Ses pensées bouillonnaient avec son sang dans son cerveau brûlant. Elle voyait à peine la grande forme élégante et noire qui surgissait des bosquets d'ombre. Y aurait-il un plaisir plus grand pour elle que de briser cet insolent lampadaire? Et c'était là son plan. Une fois détraqué, il faudrait le réparer, et son père n'oublierait certes pas de rappeler le jeune mécanicien et lui montrer le peu d'efficacité de son travail. Jacqueline le reverrait, lui dirait tout, le supplierait

de l'emmener loin avec lui, très loin, très... Mais, défaillante, l'enfant roula au pied du superbe lampadaire en écrasant du même coup ses visions de vie et sa vie d'illusions.

L'effort, le froid et la fièvre l'avaient terrassée. Accoururent deux chiens dans, deux énormes paquets de muscles qui gardaient le jardin et le manoir. Ils se mirent à hurler devant le corps inerte.

Le seigneur de la maison sortit en sursaut de ses nobles rêves. Avec une rage raisonnable — vous l'admettez — il courut à une fenêtre donnant sur le jardin, afin d'arrêter ce concert intempestif. La vue d'une forme sombre sous le lampadaire le pétrifia. Puis, avec plus ou moins de ménagement, il éveilla Madame. La mère eut un pressentiment. Elle frappa à la chambre de sa fille, criant: "Jacqueline!" vainement d'ailleurs. Ses mains fébriles fouillèrent les draps et les couvertures: rien. Affolement et branle-bas dans le manoir.

Après avoir rebondi une dizaine de fois sur Jim, sur son épouse, sur la femme de chambre et à peu près sur tout ce qui pouvait se trouver devant et derrière lui, le pauvre seigneur se ramassa avec sa dignité au pied du grand escalier. Un instant plus tard, il courait dans l'allée principale du jardin.

Pleurant presque, il se pencha sur la forme sombre, et avec son mouchoir, il épongea le mince filet de sang qui coulait entre les lèvres bleues. Il l'enleva ensuite dans ses bras et la portait avec des larmes dans la brume maussade et la lumière diffuse de l'impitoyable lampadaire.

Jacqueline reconnut la bonne figure de l'abbé Douville quand elle ouvrit les yeux, quelques heures plus tard.

— "Et... An... dré, murmura-t-elle, quand... va-t-il... venir?"

— "André? Venir? Mais tu rêves, mon enfant; repose-toi et ne parle pas, gronda le prêtre en sourdine.

Mais la jeune fille insista:

— "André, oui. C'est le mécanicien. Il doit venir pour réparer le lampadaire.

— "Je ne comprends pas, ma pauvre petite."

Jacqueline fondit en larmes:

— "Je veux le voir... Je veux le voir... avant de mourir."

Sa mère accourut de la pièce voisine, et son père. Personne ne put la calmer. Elle suppliait son père de lui accorder ce dernier désir. Le seigneur se rappela soudain la silhouette du jeune homme dans le hall, ses gestes incertains, son attitude gênée, et Jacqueline qui gardait un silence prudent. Mais oui! Vieux bêtard qu'il était! Il voyait clair maintenant. Trop tard.

Navré, le maître du manoir, l'orgueilleux maître, procéda de Jim, longue les petites rues de la basse ville, à la recherche du beau mécanicien.

"Allez à l'Auberge sous le Cap", gringa une voix éraillée de vieille femme. Là, en effet, le seigneur découvrit André, le loyal, le bon, l'honnête et le distingué André, vomissant sa boisson au milieu de compagnes et compagnons de fête, pendant que là-bas, au manoir, la douce enfant rendait son âme à Dieu, en donnant son cœur au jeune homme dans une prière fervente qu'elle balbutiait en sa faveur.

Aussi, si le beau mécanicien n'était pas venu une première fois... Et puis, si le lampadaire n'avait pas eu sa dernière fluxion de poitrine non plus!

Claude-Bernard AUBRY.

JUSQU'OU PEUT ALLER...

(Suite de la première page)

core, les habitations délabrées. Elles ajoutèrent de la tristesse à la tristesse du décor automnal. Durant l'été, vous avez buté sur maintes trépassées (sic) qui encombraient (quoi?) et plutôt que de les enlever et de les faire disparaître, vous avez préféré les enjamber. Que peut-on désirer de vous d'ici à (sic) ce que la neige vienne vous figer (sic)...

A la ferme des Saules, il y a un programme pour chaque saison, et on l'observe. Voyez, les chassid-doubles sont posés; les rafales peuvent venir, on sent qu'on sera bien dans ce vaste logis aux vitres claires; les plates-bandes ont été généreusement (sic) fumées; l'an prochain les fleurs seront plus belles encore."

Cette citation est peut-être un peu longue. Elle en vaut la peine, car elle est symptomatique. Quelle pitié!

Remarque que la littérature française est pleine de belle, forte et simple prose. Ce n'est pas la qu'on ira chercher des exemples: ce ne serait pas patriotique. Il faut qu'on fasse ingurgiter à nos pauvres petits les phrases grossières, indigestes, compliquées, ennuyeuses et antifranchaises de quelque Canayen qui serait incapable de faire une dictée convenable avec des écoliers de dix ans en France.

Ne nous étonnons pas si nos écoles cultivent et entretiennent le crétinisme. Au cours des années dernières, on a fait un effort particulier pour nommer à certains postes de l'enseignement des hommes spécialisés dans le rétrécissement des cerveaux. On va bourrer nos enfants de morale étriquée, de dogmes incompris, d'exemples de mauvais français, de style de mauvais goût, et après, on se ventera de garder sur cette terre providentielle la tradition intellectuelle de la France. Il y a là quelque chose de douloureux, de tragique et d'infiniment ridicule.

Jean-Charles HARVEY

Chez WOODHOUSE

SANS DEPOT
PREMIERE MENSUALITE ASSURE LA LIVRAISON
24 MOIS POUR PAYER
PAS D'INTERET PAS DE SURCHARGE

La politique rigide de la Maison Woodhouse est de vendre à des prix vraiment économiques en plus des accommodantes facilités de paiement dont bénéficient des milliers de personnes. Elle est, de plus, reconnue pour le grand choix de meubles que vous êtes certains d'y trouver. Nos relations avec les plus importants manufacturiers-ébénistes de la province nous permettent de vous offrir tout ce qu'il y a de plus beau et de plus nouveau pour le foyer moderne.

En outre, en achetant votre lingerie chez Woodhouse, les dames et messieurs s'enorgueillissent de porter toutes les plus nouvelles, les plus belles créations en vogue. La confection est soignée, les tissus employés sont de haute qualité et les patrons sont toujours le dernier cri des centres renommés de modes.

Ouvrez un compte et faites-y porter tous vos achats. Vous n'avez pas de dépôt à faire, votre première mensualité assure la livraison. Vous ne payez pas d'intérêt ni de frais supplémentaires pour l'administration de votre compte.

Passages en chemin de fer ou autobus payés sur achats de \$100. ou plus dans un rayon de 150 milles de Montréal ou Québec.

Transport des marchandises sur chemin de fer payé sur achat de \$100. ou plus dans un rayon de 200 milles de Montréal ou Québec.

MARCHANDISES ENTREPOSEES ET ASSUREES GRATUITEMENT JUSQU'A DEMANDE

MEUBLES
24 MOIS POUR PAYER
•
VÊTEMENTS POUR HOMMES et GARÇONS
40 SEMAINES
ou 10 MOIS POUR PAYER
•
CONFECTION POUR DAMES
10 MOIS POUR PAYER
•
FOURRURES
18 MOIS POUR PAYER
•
SANS DÉPÔT
La Première Mensualité Assure la Livraison
PAS D'INTERET NI DE SUPPLEMENT

WOODHOUSE & CIE LIMITÉE
105 rue Ste-Catherine Ouest, Montréal
Londres Birmingham Liverpool Manchester Nottingham Hull Southampton Cardiff
Edinburgh Glasgow Belfast Dublin Toronto — Québec, 65, rue de la Couronne —
Shawinigan Falls, 74, St-Marc — Jonquière, 137, St-Dominique — Rimouski, Ave du
L'Évêché — St-Jérôme, 294-296, St-Georges.

Gin de KUYPER
RECETTE ORIGINALE DE LA PONCE
• Le jus d'un citron • Eau bien chaude
• Sucre au goût • Un peu de muscade
• Deux doigts de GIN DE KUYPER
40 onces 26 onces 10 onces
\$380 \$265 \$115
Distillé et embouteillé au Canada sous la surveillance directe de JOHN DE KUYPER & SON, Distillateurs, Rotterdam, Hollande.
Maison fondée en 1692

Quand on
s'oriente
tout seul

Réflexion sur l'unité canadienne

L'heure est-elle bien choisie de précher l'unité canadienne? Je le crois.

Il s'agit ici d'un problème de la psychologie des groupes. Sans être devenue une science aussi exacte que la physique ou la chimie, elle a fait bien des progrès depuis un quart de siècle. Elle a appris à mesurer les courants qui remuent les masses populaires, elle a découvert les lois qui régissent la constitution des groupes, leur structure, leur homogénéité, leur fluidité et leur perméabilité. Nous avons parlé ici même des référendums populaires comme instruments de mesure des courants d'opinion et du dynamisme des attitudes. Il faudrait entrer dans des détails techniques un peu compliqués pour démontrer la relation qui existe entre ces mesures et la marche des mouvements sociaux. Contentons-nous pour le moment de quelques réflexions générales.

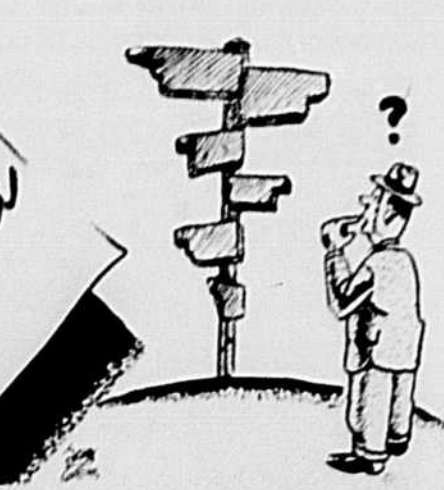
Un groupe humain peut être une unité à la fois biologique et sociale, comme la famille ou la tribu. Il peut être une entité purement politique comme une province, professionnelle comme une union ouvrière, économique comme les associations commerciales, culturelle comme les nationalités, religieuse ou purement sociale. La cohésion d'un groupe dépend de la quantité absolue et de l'importance relative de ce que ses membres ont en commun. Elle dépend aussi de la structure organique du groupe. Elle tient enfin pour beaucoup à sa durée. Un groupe nouveau, même s'il se forme avec grand enthousiasme, souffre de l'instabilité constitutionnelle qui se retrouve toujours chez les êtres jeunes.

Les groupes en formation passent fatalement à travers des périodes critiques. Au cours de ces périodes il peut leur arriver soit de se stabiliser rapidement et pour longtemps, soit de s'effriter très vite et pour toujours. On a un exemple d'une crise de ce genre dans la guerre de Sécession qui mit aux prises le Nord et le Sud des États-Unis au siècle dernier. Cette période extrêmement laborieuse s'est heureusement terminée par ce que Griffiths a appelé la *naissance d'une nation*, sujet d'un film remarquable que ceux de notre génération se rappellent encore.

La guerre, intérieure ou extérieure, est toujours une de ces périodes de crise dans l'évolution d'un groupe, qu'il soit jeune ou vieux. Les éléments disparates qui composent alors un pays s'entrechoquent et se compénètrent plus facilement que dans une période de paix. Qu'on le veuille ou non, c'est un temps de changements et la personnalité de la nation n'est jamais la même après que la crise est passée.

La vigueur d'un groupe est la résultante des pensées, des sentiments et des tendances des individus ou des sous-groupes qui le composent. Ces forces actives s'orientent vers un centre psychologique qui s'exprime naturellement par un symbole. Ce centre peut être une simple devise, comme *"Liberté, égalité, fraternité"* de la France révolutionnaire; il est plus souvent un homme, comme Napoléon, Lénine, Mussolini, Hitler. Un groupe adulte et stabilisé dans sa structure aura un symbole permanent qui résume son histoire et ses aspirations: ce sera la Croix des Chrétiens, le Croissant des Musulmans, l'Union Jack de l'Empire britannique, le Drapeau étoilé des États-Unis, l'Équerre et la Faucille des Soviétiques. Par groupe adulte et stabilisé, on entend un groupe vraiment autonome dans le domaine des activités qui sont les siennes.

Le groupe canadien est composé d'éléments disparates qui n'ont pas encore tout à fait pris conscience de ce qu'ils ont en commun. Il a traversé plus d'une crise qui a retardé l'intégration de sa structure psychologique. La dernière guerre a été une de ces crises. Ceux qui ont vécu à travers cette période se rappellent l'établissement de la conscription et la réaction qu'il a provoquée chez les nôtres. Ils se rappellent la commotion



produite par le Règlement XVII, les efforts louables des organisations de Bonne Entente. Tout dernièrement on a craint en certains milieux que l'unité canadienne, ne soit sérieusement compromise par l'élection provinciale. Nombreux sont ceux qui se réjouissent de voir le danger évité.

Le Canada n'a pas de devise qui puisse servir de ralliement aux esprits et aux cœurs. Il n'a pas de héros national, vivant ou disparu, qui soit accepté de tous comme l'incarnation de la personnalité du groupe lui-même. S'il a légalement une existence autonome depuis la signature du Traité de Versailles ou depuis le Statut de Westminster (chose qu'il n'est pas de ma compétence d'affirmer), il n'a certainement pas ce sentiment vif et puissant d'indépendance totale que l'on reconnaît dès qu'on vit pour un certain temps aux États-Unis par exemple, ou dans tout autre pays conscient d'être adulte. Comme symbole, le groupe canadien n'a même pas de drapeau bien à lui.

Il faut donc reconnaître chez nous tous les caractères d'un groupe encore jeune, en pleine période de formation. C'est dire que nous devons être modestes dans nos ambitions de stabiliser notre unité nationale. Dans notre marche en avant nous sommes encore si près du point de départ que le moindre progrès dans la bonne direction doit être considéré comme un succès appréciable. Chez tous les êtres jeunes, surtout dans les périodes de croissance active, il faut respecter les lois de la vie. Si une hâte fébrile fait qu'on les viole indûment, il se peut fort bien que la croissance normale en soit compromise.

Où, la présente guerre est un temps favorable au développement de l'unité psychologique du peuple canadien.

Dès qu'un groupe est attaqué de l'extérieur, il se reforme, devient plus dense et plus résistant. Une pression s'établit qui vient de ses frontières extérieures et pousse vers le centre. Cette pression tend à supprimer les différences internes et impose l'homogénéisation des éléments variés qui resteraient distincts en temps de paix. L'unification tend à se faire d'elle-même, par la force même des circonstances. Elle résulte du fonctionnement inéluctable des lois de la dynamique du groupe. Il n'est pas besoin de faire des efforts spéciaux pour l'obtenir. Bien au contraire il suffit de favoriser son action en favorisant par tous les moyens possibles la perméabilité des frontières psychologiques qui séparent les sous-groupes.

Chez nous ces sous-groupes sont nombreux, mais les deux plus importants sont sans contredit le groupe de langue et de culture française et le groupe de langue et de culture anglaise. À ces frontières culturelles se superposent souvent des différences religieuses et même des divisions géographiques. Le mariage de deux groupes, comme le mariage de deux individus d'ailleurs, est surtout affaire de sentiments. Pendant que nos deux groupes se rapprochent sous la pression extérieure, il est donc important d'éviter tout conflit d'ordre senti-

Lettre de Belgique

NEUTRALITÉ

(Collaboration exclusive au JOUR)

La Belgique échappera-t-elle à la guerre? Telle est la question que se posent certainement les opinions publiques d'un peu partout.

Un fait s'impose immédiatement, notre situation et la situation internationale se présentent tout différemment de celles de 1914. D'une part, la France est armée, merveilleusement fortifiée et l'Allemagne n'a pu jouer la carte de la surprise. Cette guerre était prévue et attendue depuis plusieurs années. La capitulation de la Tchécoslovaquie, ici, ne laissait plus aucun doute quant à l'avenir. Munich fut peut-être une courte joie, mais je me rappelle cette impression de malaise lourd qui suivit aussitôt. D'autre part, la Belgique — ayant rompu son alliance avec la France et affirmé sa politique de neutralité de 1936 — est un pays militairement à la hauteur et suffisamment fortifié pour ne plus servir de chemin de passage rapide. Lorsque nous comparons avec 1914, notre situation est infiniment plus rassurante.

Si la neutralité belge est respectée par l'Allemagne, la France retire un énorme avantage en ce sens que tout le front actif se réduit du Rhin au grand Duché de Luxembourg (soit environ 160 kilomètres) et non plus tout le nord de la France.

Quant à l'Allemagne, suite à sa rapide victoire en Pologne (fait que nous avions prévu également), la situation se présente beaucoup plus malaisée qu'en 1914. En fait, en ce début d'octobre, elle commence avec beaucoup d'hésitations la guerre à l'Ouest. Elle n'a pas bénéficié de la surprise et frappé son adversaire en pleine mobilisation, comme ce fut le cas pour la Pologne (et la France en 1914). La France et l'Angleterre ont eu le temps nécessaire pour disposer leur système défensif, voire offensif. L'Est lui réserve toutes les surprises. De plus, elle doit occuper militairement d'immenses étendues: deux pays fraîchement conquis (Je ne compte pas l'Autriche, et ce volontairement. Toutefois, malgré le plébiscite éraçant en ce pays, je me permets de douter de la fidélité de ces Allemands de fraîche date. Cinq mois avant l'annexion, j'y ai accompli un reportage approfondi. La

mental. Il faut respecter cordialement la personnalité profonde et totale du Canadien anglais comme du Canadien français. Cette attitude de simple cordialité, voulue et pratiquée à chaque instant, suffit à elle seule pour produire, sous la pression extérieure, des effets que nous n'aurions jamais obtenus par des années et des années de campagnes d'éducation.

Pour augmenter la force unifiante de cette poussée extérieure, il est important de faire voir, de faire sentir vivement à tous les Canadiens que leur pays lui-même peut fort bien devenir, est même déjà l'un des enjeux principaux de la partie qui se joue en ce moment dans les chancelleries et sur les champs de batailles.

Sans vouloir simplifier le problème plus que de raison, il semble qu'en favorisant de toutes nos forces la perméabilité des frontières psychologiques intérieures et en rendant plus sensible la pression qui vient de l'extérieur, nous pourrions ordonner plus facilement et rendre plus fécondes toutes les activités qui tendent vers l'unité canadienne.

Anselme BOIS.

bourgeoisie n'apparut nettement antinazie.)

La Belgique — ainsi que sa voisine nordique la Hollande — est donc neutre. Neutre en tant qu'État, s'entend. Chacun, à l'intérieur, commente les événements et manifeste ouvertement ses opinions. La plupart se souviennent d'ailleurs de l'occupation allemande. L'Allemagne non-répète qu'elle garantit notre neutralité pour autant que nous ne faisons aucun acte contraire à celle-ci. Nous acceptons cette promesse toute gratuite, mais sommes prêts à la faire respecter (Hitler n'a-t-il pas écrit dans son livre trop célèbre qu'un petit État désarmé faisant face à une grande nation est une provocation). Nous tenons vraiment à ne pas intervenir dans le conflit où nous n'avons rien à gagner mais tout à perdre. Toutefois nos cœurs témoignent spontanément qu'ils sont nos sympathies. Me faut-il signaler que la fondation, il y a huit jours à peine, de l'association culturelle "Les Amis de la France" qui se propose d'organiser plusieurs manifestations pour faire apprécier davantage la pensée et la civilisation française, dont le rayonnement est prodigieux en Belgique, même dans les centres flamands, tel: Anvers.

Vis-à-vis de l'Angleterre notre sympathie est grande. Il est intéressant de noter qu'un mouvement anglophile de plus en plus important s'est précisé ces dernières années, principalement dans le monde des idées. Pour terminer cet avant-propos, ajoutons que personne ici — à part les quelques défaitsistes: mais n'y en a-t-il pas chez les belligérants? — ne doute de l'issue de cette guerre et juge l'action d'Hitler comme une geste désespéré. Il est également courant de penser, ici, que l'Empire Britannique est invincible et cette affirmation tient lieu d'axiome.

En Belgique, actuellement, tout le problème est d'ordre économique et financier. Notre mobilisation coûte 10 millions de francs belges par jour. Ce qui revient moins cher qu'un état de guerre, a déclaré Mr. Gutt, ministre des finances.

Dans mes prochaines lettres hebdomadaires — pour autant qu'elles ne restent pas dans l'Atlantique — nous étudierons les réactions européennes face aux événements et ceci aussi objectivement que possible.

Jean GROFFIER

Bruxelles, 15 octobre 1939.

Quand Michel Simon joue les clochards dans "Belle Étoile", Michel Simon, interprète le rôle de Léon, un clochard à nul autre pareil. Lorsqu'il tournait ce film, il s'était composé une silhouette pleine de truculence et de pittoresque.

A lui seul, le chapeau de Léon était tout un poème. Imaginez un félon à la fois, de teinte indécise et percé de six cent mille trous. Les chaussures? Des bottines d'un autre âge, avec des semelles qui n'arrêtaient pas de brûler. Mais le chef-d'œuvre, le véritable chef-d'œuvre, c'était la chemise de Léon. Une pauvre chemise qui semblait avoir honte d'elle-même, honte de ses accroc et de ses raccommodages. Michel Simon possédait cette chemise, qui lui avait servi dans de nombreux films où il jouait des rôles de pauvres bourgeois.

C'est moi-même qui l'ai confectionnée, précisait modestement Michel. Cela m'a demandé plusieurs journées de travail.

Et il ajouta, avec son air inimitable. — Chaque fois que je la passe, je la perfectionne: je lui fais une nouvelle déchirure.

D'un océan à l'autre

Vieux titre et traduit de l'anglais: il exprime si bien toute une philosophie nationale, voire une morale nationale qu'il serait fou d'en chercher un autre. "From coast to coast": en anglais, en français, ce devrait être la devise, en ces temps de séparatisme, de ceux qui se veulent encore modérés.

Que je traite ingénument de tel sujet me fera taxer peut-être d'outrecuidance — si l'on ne me qualifie de frivole et de lâcheur — par mes anciens camarades de la NATION et de l'ACTION NATIONALE. J'ai collaboré à la NATION, à l'ACTION NATIONALE, comme d'ailleurs, je donnai de ma prose au BULLETIN. Un journaliste écrit forcément un peu partout, sauf, s'il se respecte, dans les feuilles de chantage. Il n'endosse pas, il n'avillisse point nécessairement les opinions de son directeur, du chef d'information.

Au surplus, je confesse que l'ardeur des séparatistes m'intéressa, m'intrigua. Et quel curieux n'aurait été intrigué? Nous vivons dans la MAISON DES MORTS, et des que nous sentons, si je puis dire, de la jeunesse, une certaine vivacité, pareille à l'enfant qui habite quelque maison isolée au bord d'une route où l'on ne voit jamais l'ombre d'un chat: "Maman, maman", nous écriions-nous, s'il s'agit d'une vieille baignoire, "Maman, une voiture!" Et, dans l'espèce, le bughie — les élections l'on jetée dans le fossé, nous branlante — le bazou, c'est le séparatisme.

Et puis, ce n'est pas si nouveau que cela. Cinq fois, six fois par siècle, nous subissons notre petite crise de séparatisme, qui se mue tôt ou tard en annexisme. Nous oscillons — peu importent les vocabulaires — entre le rêve d'une Laurentie quelconque et l'attraction des États. Puis l'on devient sage, et l'on consent à rester Canadien.

Aux tout jeunes, cela semble bien banal, trop monotone. Et pourtant quel courage, quelle largeur d'esprit cela demande à un homme de chez nous! Pour accepter cette sagesse. Et c'est la sagesse: l'exemple des États-Unis, de la guerre de Sécession est là qui nous le prouve. Une nation est toujours artificielle, sorte de marionnette dont les pièces s'emboîtent plus ou moins. Il y a des séparatismes dans les cinq parties du monde. Il existe des poètes qui rêvent d'une Provence autonome, comme au temps du roi René. Des Bretons fanatiques ne veulent plus du "joug" de Paris. Et les Basques et les Catalans ne s'entendent pas toujours avec Madrid, on l'a vu, ces dernières et sanglantes années. La France n'en reste pas moins la France, nation une, et l'Espagne demeure l'Espagne, l'on ne parle plus des Espagnols.

Est-il inutile d'énoncer ces remarques élémentaires à une époque trouble entre vingt?

Et à une époque où chaque village réclame son roi, le moindre hameau aspire à quelque Parlement? L'on verra bientôt quelque guerre fratricide entre Saint-Henri et la Pointe-Saint-Charles, suivie tout de suite de la sécession brutale du quartier de Maisonneuve, "qui n'a pas digéré", affirmeront les orateurs et publicistes du Mouvement, "l'annexion forcée à la Métropole". De fait, quand on s'achemine sur cette route scabreuse, on n'en finit plus, et de séparatisme en séparatisme, de morcellement en morcellement, on arrive vite à l'absurde: le terme logique du séparatisme, c'est la famille: le père, la mère, les trois enfants, et voilà un nouveau peuple inscrit sur la carte. Je ne suis pas sûr que cela déplairait à ceux qui monopolisent les encyclopédies.

Par bonheur, les esprits pondérés réagissent. Jean-Charles Harvey poursuit inlassablement sa croisade d'unité nationale. Et d'autres, d'autres... M. Wilfrid Bovey, par exemple, nous est comme une sorte de ministre plénipotentiaire, de légat apostolique près des autres Canadiens. (Eh oui! chez petits garçons, il y en a d'autres que nous, nous ne sommes pas les seuls).

Et M. Emile Vaillancourt, qui n'oublie jamais ses ancêtres normands, est un autre précurseur de l'unité nationale. Et qui va trouver l'Anglo-Canadien chez lui.

Vous avez lu KNOTS? Que ce livre nous soit maintenant prétexte d'une pause. Aussi bien se montre-t-il fort amusant, au meilleur sens du terme. Premier paradoxe, et que je goûte fort, M. Vaillancourt nous présente un volume de son cru en anglais. Des jeunes ont dû frémir d'indignation patriotique à Sainte-Justine, à Nicolet et jusqu'à Baileacan. Des ligues ont dû se former, et si j'étais de M. Vaillancourt, je crain-

drais pour mes fenêtres et mes vitres et mes croisées.

Il y a plus encore, et qui m'a ravi. L'on sait que les Orangistes ont comme patron et saint le roi d'Angleterre, Guillaume d'Orange. Et ce serait assez imprudent que de louer, au pays de Québec, des Orangistes, parce qu'ils aiment le français d'amour tendre. Ne sont-ils pas, dans le monde l'affirme, et vox populi, vox magna pour nos royalistes... de France ne sont-ils pas, ces Orangistes, nos canadiens, de père et fils? M. Vaillancourt, consciencieusement, entreprend une enquête et il nous en donne les résultats. C'est tout simplement que farouche Guillaume d'Orange, cet ennemi juré de notre mère patrie — celle-là, Bourbons, bien entendu, non la reine ou l'anglais — ne parlait guère d'écrit que les français. Les séparatistes ne s'attendaient sûrement pas cela. Qu'ils aillent quérir lunettes et binocles et qu'ils scrutent le fac-simile qui illustre l'ouvrage de M. Vaillancourt.

Que je fusse millionnaire, et moi-même par-dessus le marché, et si je n'en étais pas d'indignation tout de suite, je me manderais un tirage spécial de ce chapitre de M. Vaillancourt, et l'on en ferait large distribution jusqu'aux plus vieilles paroisses... qui savent, qui osent lire, le titre d'intoducte excellent de contrepoint pour intoxiqués de chauvinisme.

De même, le CANADIAN de M. Scott, universitaire de Toronto, offre à nos compatriotes de l'autre langue et qui nous aimeraient point, mille et une bonnes raisons de nous comprendre.

Dieu! c'est bête! la maison est tellement spacieuse, elle est si vaste que la plupart des pièces restent closes à l'année, comme le salon des campagnes entre deux visites paroissiales, et nous nous regardons comme chien et chat. Français et Anglais fraternisent et se croient mieux en Europe, et, chez nous, à marcher de Kingston, c'est toujours MAUDUIT ANGLAIS. Ringuet, dans ses TRENTA ARPENTS, en fait la plus nette remarque.

Et pas besoin d'aller si loin, dirait la grosse Amanda, songez au détail de Montréalais de l'Est à l'endroit de ceux qui perchent à l'Ouest. Rappelez-vous à couplet: "Dans l'Ouest, ma chère..."

Pour le chauvinisme, nous n'avons rien à envier aux autres: nous avons plus que notre part. Et c'est pourquoi l'impression séparatiste, anodine et peu sérieuse, se transforme en d'énormes font leurs dents, devient, à l'âge adulte, grave, si... Si les séparatistes, prenant de l'âge, persisteraient dans leur séparatisme, ce dont j'ai doute fort: l'année prochaine, les autres d'autres chats à fouetter, ces collègues devront laisser chimères et songes et s'occuper de leurs études, s'ils ne veulent rater au bachelot.

"D'un Océan à l'autre": à moins d'être têtue comme une mule (pas celle du papa, celle du sacristain), l'on ne peut que préférer la nationalité canadienne à la française. Et cela en dépit de grands hommes tels que Mgr Lafleche dont j'ai doigt pastoral excommunié encore si j'ai puis dire, des profondeurs séparatistes des sacristains de "rouges", ces "franc-maçons" de libéraux.

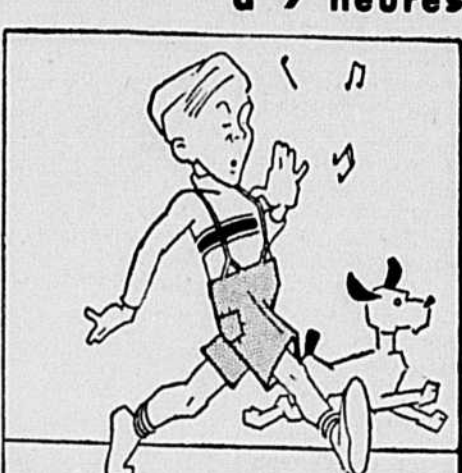
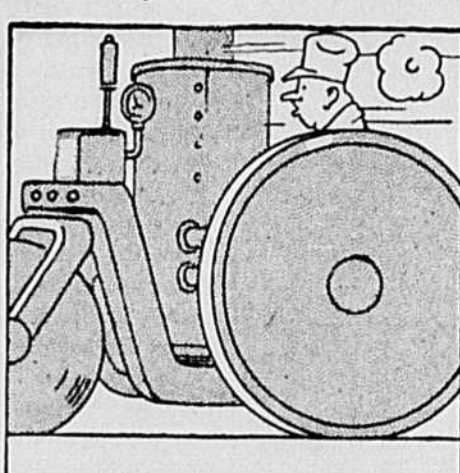
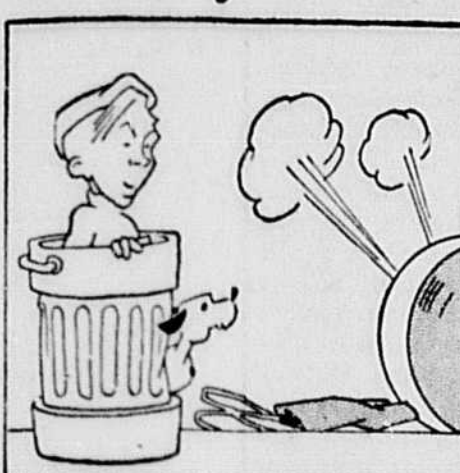
Je badine. Le sujet est fort sérieux. J'en sais qui s'achèveront fort malades. Les patriotes qui s'achèveront, ces vrais Canadiens ont fort à faire, s'ils veulent vaincre, immuniser ceux qui poussent, comme on dit, Les autres, les plus atteints sont les moins intéressants.

Pour nous, la devise: "D'un océan à l'autre" a plus de sens, plus de goût, plus de sagesse que tous les synonymes de notre réserve québécoise séparatiste. Nous préférons les bornes de l'Atlantique et du Pacifique aux limites de la Rivière Croche et de l'Anse-aux-Ménages. (Il y a Berthelot BRUNET

(1) — Pour M. Charles Bruneau: M. Bruneau est tiré de l'anglais: minnows, petits poissons qui servent d'appâts aux poissons gros. Car, "nous avons, M. le professeur, votre langue à nous. Nous sommes les héritiers, les seuls héritiers légitimes du Grand Siècle, tenez-vous le pour dit".

Abonnez-vous aujourd'hui: faites la propagande d'un journal propre à une époque où la malpropreté se porte comme un gant.

Avec FRIDOLIN "ça marche!"



Avec la Black Horse "ça marche!"

PLUS VELOUTÉE!
PLUS MOELLEUSE!
MEILLEURE QUE
JAMAIS!



AUJOURD'HUI, la Bière Black Horse est véritablement meilleure que jamais. Cette bière fameuse a toujours fait honneur au goût des Canadiens. Vous reconnaîtrez par conséquent aujourd'hui dans la Bière Black Horse, cette qualité traditionnelle d'un pétillant breuvage fait pour satisfaire le goût moderne des amateurs de bonne bière.



Black Horse
La meilleure bière du Canada
LA BRASSERIE DAWES, MONTRÉAL

GUSTAVE DUTAUD, C.R.
Avocat et Commissaire

39 OUEST, rue SAINT-JACQUES
Tél. HARBOR 2703

Correspondant demandé

Jeune homme d'affaires désire échanger une correspondance bilingue.

S'adresser à:
M. Howard Lane, 152 O. 42ème rue
New York, N.Y.

AVIS DE DEMANDE À LA LEGISLATURE

AVIS est par les présentes donné que Dame Grace Katharine Ruthwell, épouse séparée de biens de Arthur William McMaster, bourgeois, et le dit Arthur McMaster, modeste, Grace Katharine Ruthwell, fille majeure, tous de la cité de Westmount, provinces de Québec, adresseront à la Législature de la province de Québec, à sa prochaine session, pour l'adoption d'une loi changeant le nom de la dite Grace Katharine Ruthwell en celui de Grace Katharine McMaster, et confirmant une convention d'adoption, exécutée entre eux le 17 octobre 1938.

MONTRÉAL, le 15 octobre 1939
CAMPBELL, WELDON
KERRY BRUNEAU
Procureurs des requérants

La femme du "Jour"



Chasse ces papillons noirs!

Petite Madame au front lourd d'anxiété, penchée sur le moine vide, ce berceau que tes mains ont garni de dentelle et enrubanné de rose et de bleu...

Petite Madame, tu recommences tes rêves d'autrefois...

Bientôt tu vas de nouveau jouer à la poupée, comme jadis lorsque tu avais sept ans et que, dans la grande chambre tapissée de marquis et de marquises, tu chantaient un cantique en manière de berceuse à une petite chose au corps bourré de son et au nez cassé que tu appelaient François.

Il te souvient, un jour de grande colère, d'avoir poussé la cruauté jusqu'à larder de coups de ciseaux le corps de cette petite. Après ce moment, tu n'eus plus entre les mains qu'une petite chose au ventre flasque, flétri par la suture que la "grand-mère" de François avait jugé urgent de faire. C'était la plus laide de tes poupées et tu l'aimais plus que les autres, justement à cause de ce nez fracassé et de ce corps endolori. Tu l'entourais de soins: c'était ta petite infirme. Tu croyais alors remplir de grands devoirs. Tu y mettais tout l'amour et toute la sincérité de ton cœur de petite mère...

D'ici quelques jours, dans un fouillis de dentelle, une autre poupée que tu trouveras rouge et laide d'abord, et qui remplacera François, l'appellera de ses vagissements. Ses poings roses s'emprisonneront dans les rubans de sa robe de mousseline. Ton rêve aura pris corps et, avec lui, tes soucis renaîtront...

Tu ne sais pas encore si ce doit être une fille... Papa aimait bien un garçon... C'est le pourquoi des rubans bicolores qui ornent le moine. Ton anxiété ne vient pas de là. Tu n'ignores pas qu'il saurait bien aimer

Nous prions les collaboratrices de la Page féminine d'adresser désormais leurs essais, billets ou autres à MICHELLE, directrice de la Page.

une fille comme toi tu saurais tout aussi bien jouer à la maman avec un François autant qu'une François. Ce que tu crains, c'est qu'un jour on te prenne ton trésor.

Tout peut te prendre ce trésor alors même que tu l'entourerais de soins jaloux, de tendre sollicitude. Car la vie est traîtresse et la guerre se répète hélas...

Tu es bien jeune encore, mais tu es née toi aussi à une période aussi douloureuse. Seulement, toi, tu étais une fille, et quand tu naquis tu rendis sa sérénité à une maman qui broyait du noir... Mais, aujourd'hui, justement parce que tu es femme, tu songes que si ce rideau qui s'est baissé, il y a vingt ans sur la tragédie de la guerre, n'a pas su rester baissé, et qu'il ait dû se lever de nouveau pour une reprise, tu songes, dis-je, que le monde ne pourra jamais plus connaître la joie et le bonheur puisqu'on fait fi de la paix durable. Le monde et les hommes doivent vivre constamment dans la crainte et l'anxiété. Les femmes surtout se rendent compte de l'horreur qu'engendre la guerre, mais elle n'y peut rien, hélas...

Et c'est cette impuissance à écarter le danger qui rend ton anxiété si cruelle. Qui sait? Qu'advient-il dans vingt autres années? Et si c'était un fils que tu dois mettre au monde?

Un fils, qu'une autre guerre plus cruelle encore — puisqu'elle se déclenche et s'abat toujours sur le monde avec un raffinement de cruauté — te prendrait...

Petite Madame, tu songes trop à ta vieille poupée, au petit ventre flasque et flétri par la suture...

Songes plutôt qu'il est beau et noble et grand de donner au monde un peu de soi-même. Cette générosité ne peut être perdue à jamais... Tu connaîtras des heures si belles que tu oublieras tes craintes. Puisqu'on oublie tout!

Et puis, l'amour qu'on donne fait tellement de bien...

MICHELLE

Une artiste



Mlle GABRIELLE ROY, journaliste et artiste dramatique. Après avoir eu du succès dans le théâtre, au Canada, Mlle Roy a passé plusieurs années en France et en Angleterre. Elle collabora à plusieurs journaux et revues, et on a pu lire dans nos colonnes sa prose pleine de finesse et d'humour.

CONVERSATION DE TABLE

LA LAMPROIE

par Louis P. De GOUY

J'ai connu un charmant garçon, à la fois grand mangeur et fin gourmet. Tous les ans, avec la ponctualité d'une cloche sonnant l'heure du dîner, il allait faire un tour à Bordeaux. Quel mobile le poussait ainsi vers cette aimable ville? Un caprice de touriste? Non. Une affaire d'intérêt? Pas davantage. Une affection de famille? Aucunement. Il se rendait à Bordeaux, le gaillard, pour savourer une lamproie de la Gironde, sauce Aquitaine, au beurre d'écrevisses. Puis il rentrait à Paris joyeux et charmé, le cure-dents aux lèvres.

Un jour, malheureusement, la fantaisie lui prit de revenir par Périgueux. Là, il rencontre des truffes et les courtise à toutes les sauces. Un soir, il s'enferme dans sa chambre avec une terrine énorme, embaumant comme un parterre. Que se passa-t-il? Le lendemain la terrine était vide et mon ami était mort. Ainsi finit son doux pèlerinage aux lamproies de la Gironde.

D'ailleurs, ces dernières pouvaient lui être aussi fatales que la terrine de Périgueux. Il est certains estomacs qui supportent difficilement la lamproie.

Ne raconte-t-on pas que la mort du roi d'Angleterre, Henri 1er, fut causée par une indigestion provoquée elle-même par la lamproie? Sans savoir si ce n'est pas là une pure calomnie à l'adresse d'un poisson exquis, il faut reconnaître que ce tragique exemple n'a pas eu le don d'effrayer les Anglais ou leurs rois.

Il n'existe probablement pas de pays au monde où la lamproie soit plus estimée qu'en Angleterre, où on en consomme des quantités considérables sans que le chiffre de la mortalité semble en augmenter de beaucoup.

La ville de Gloucester est même dans l'usage de faire présent, chaque année, au roi ou à la reine d'Angleterre, d'un plat de lamproie, à l'époque des fêtes de Noël; ce présent a toujours été accepté avec plaisir, et mangé en grande pompe au plus prochain repas de la famille royale, peu sensible au souvenir du roi Henri.

Si les Anglais aiment passionnément la lamproie, il est bon d'ajouter qu'ils n'ont pas été les premiers à l'apprécier exceptionnels de ce poisson savoureux.

Jadis, les gourmets de Rome, qui poussaient si loin l'art de la table, avaient pour la lamproie une sympathie toute particulière et très marquée. — A cette époque, les meilleures lamproies, les plus prisées du moins, celles qui jouissaient des faveurs de la mode culinaire, se pêchaient dans le détroit qui sépare la Sicile de l'Italie. Du reste, on se donnait aussi la peine de les élever dans des viviers qui n'étaient destinés qu'à elle seules.

Dans ce genre, on citait le cuvier construit par Hirtius sur le bord de la mer, et où se trouvaient réunies d'admirables lamproies, qui furent presque toutes dévorées lors des grands festins qui eurent lieu au moment des triomphes de Jules César.

Nous nous éloignons beaucoup des terrines de Périgueux et des lamproies de la Gironde! — Ce délicieux poisson mérite certainement qu'on fasse le voyage de Bordeaux, surtout quand il est dignement arrosé d'une vieille bouteille de Saint-Estèphe ou de Saint-Emilion.

Lamproies d'eaux douces et lamproies de mer remontant les fleuves à l'époque du frai, deux espèces estimées de la cuisine et chères aux gourmets. La Loire et le Rhône en produisent d'excellentes, mais les plus délicates, les plus savou-

reuses, les plus renommées sont pêchées dans la Gironde. Après la lamproie de Bordeaux, il faut rengrayer la fourchette. C'est la merveille de ce genre exquis.

Abondante en Italie où on la marine en grande quantité, la lamproie est rare dans le Nord. Ce délicat poisson se savoure étuvé à l'anglaise. Avant de le cuire, il convient de l'écailler pour retirer la peau qui est sans écailles, visqueuse et lisse comme celle des anguilles. Divisez-la en tronçons que vous laissez macérer pendant une bonne heure dans le sel et le vinaigre. Après avoir lavé et épongé les morceaux, vous les étendez délicatement dans une casserole de terre, sur un lit de tranches d'oignons; arrosez avec de l'huile d'olive; saupoudrez de sel et de poivre et ajoutez une douzaine de champignons. Mettez maintenant sur un feu modéré pour colorer légèrement l'oignon; mouillez ensuite le poisson avec une bouteille de sauterne et 4 à 5 cuillerées de vieille fine champagne; couvrez votre casserole avec une assiette creuse remplie d'eau, la fermant hermétiquement; puis laissez cuire doucement dans un four très lent pendant une heure (si le poisson pèse 5 ou 6 livres).

Il convient ensuite de dégraisser la cuisson, d'y ajouter un léger roux préparé à part, arrosé largement d'un jus de citron, relevé de piment et de persil haché.

Ce plat est exquis, c'est un vrai régal, et peut-être fait avec l'anguille ordinaire, si vous le désirez.

On accommode aussi la lamproie (ou l'anguille) en civet, sauce au vin de l'anguille, épaisse de farine choisie. Elle charme la bouche à la tartare, aux champignons, à la sauce douce, à l'italienne, en matelote bourguignonne.

Avec la lamproie, on confectionne des pâtés froids d'un goût délicieux, on prépare aussi des galantines excellentes qui, servies comme pièces froides dans un souper, y tiennent toujours une place de haute distinction. Rôtie, c'est un plat d'imposante noblesse. De petite taille et frite avec art, c'est un manger de grande délicatesse. Associée à d'autres poissons dans une matelote (ragout pour vous) savante, la lamproie (ou l'anguille ordinaire d'eau douce ou de mer) est de beaucoup préférable aux plus fins poissons.

Comme mon défunt ami qui succomba la fourchette à la main avec une terrine pour tombeau, je n'ai peut-être pas à Bordeaux tout exprès pour savourer une lamproie de la Gironde, sauce d'Aquitaine au joyeux beurre d'écrevisses, — mais avec quelle volupté gourmande je ferais une pieuse station dans cette belle ville hospitalière qui est le paradis "de la gueule", selon le vieux Montaigne, et le "cœlifer du monde"!

On raconte qu'après la chute du ministère qui l'avait nommé, un préfet de Bordeaux, gourmet fameux, fut obligé de donner sa démission. Un jour qu'il se promenait devant le fameux restaurant Tortoni, le visage triste et le pas mélancolique, un ami l'aborde: — "Toujours inconsolable, mon bon! Je gage que vous songez à la vanité des grandeurs, aux retours de la politique, à votre cher ministère..." — Mon ministère? Allons donc! Je pense à Bordeaux, à ses vins délicieux, à son anisette exquise, à ses câlles, à ses ortolans, à ses cépes, à ses écrevisses, aux huîtres de Marennes et surtout aux lamproies inoubliables de la Gironde!

Ah! l'excellent préfet! C'est ainsi que je comprends la politique.

LOUIS P. DE GOUY.

Nouvelles oeuvres du petit André Mathieu

Lorsque M. Louis-H. Bourdon aura l'honneur, comme il le dit lui-même, de présenter au public montréalais le pianiste-compositeur de 9 ans André Mathieu, notre jeune compatriote, joué le printemps dernier par toute la critique parisienne, jouera probablement la plupart des oeuvres qu'il faisait applaudir à son concert de la salle Gaveau, à Paris.

Depuis ses deux années d'études à Paris, André Mathieu a composé de nouvelles pièces. Ainsi la Suite pour deux pianos, écrite en février dernier, et comprenant un allegro, dans les champs; un andante, Repos; un final, Orange. L'Homme à Mozart enfant, les Mouettes, la Berceuse et les Vagues sont des compositions de cette année et de l'an dernier que Montréal n'a pas encore entendues.

C'est le jeudi soir 23 novembre, au Plateau, puis le samedi en matinée, pour la jeunesse, qu'André Mathieu paraîtra pour la première fois devant les siens, car le petit est né dans la métropole.

Les premières oeuvres du jeune Mathieu, qui a maintenant 9 ans, ne sont certes pas à dédaigner. Et les musiciens de carrière n'ont pas fini de s'émerveiller de la substance et de la technique de ces trois Etudes que l'enfant écrivit à l'âge extraordinaire de 4 ans, et que dès cet âge il jouait devant une élite étonnée, enthousiasmée et émue.

AU CONCERT DU 14 NOVEMBRE

Le deuxième concert de la saison des Concerts Symphoniques de Montréal aura lieu le mardi 14 novembre Monsieur Wilfred Pelletier sera au pupitre du chef d'orchestre et le jeune Roland Gundry, violoniste, jouera le concerto en sol mineur de Max Bruch.

Roland Gundry, qui a été salué comme un nouveau Menuhin, est né en France de parents américains. A l'âge de 10 ans, il révélait un tel talent qu'il fut emmené en France où il étudia avec Jean Galamian, qui l'aidera dans sa carrière. Il fit ses débuts en 1935 à la salle Gaveau. Son récent fut une révélation et les critiques déclarèrent qu'on n'avait rien entendu de semblable depuis les débuts sensationnels de Yehudi Menuhin.

Avant de revenir aux Etats-Unis, Gundry joua deux fois avec l'orchestre de Monte-Carlo. C'est en décembre 1937 que le jeune homme fit un remarquable début américain au Town Hall de New York.

Les critiques encore une fois reconnurent un prodige et le New York Times écrivait: "Il s'est immédiatement affirmé comme un artiste de grand talent. Son jeu fut tel qu'il est incontestablement destiné à un grand avenir." Le New York Herald Tribune écrivait à son tour: "Le coup d'archet de cet enfant est extraordinaire. Quand on parlera de l'avenir de violonistes exceptionnellement doués, on devra inclure le nom de Roland Gundry".

Les personnes désirant se procurer des billets pour le concert du 14 novembre, sont priées de s'adresser à l'Hôtel Windsor, chambre 219, LA: 6087.

Mieux que Topaze

Quoi? La pièce intitulée: "La Rolls-Royce".

C'est Edmond Sée qui l'écrit. Edmond Sée, auteur et président de la critique française et président de la censure parisienne.

"Je le répète, et je ne saurais assez le répéter, les auteurs de "La Rolls-Royce", MM. Mario Dullian et Jean Renfroigne, ont prodigué le talent le plus fin, la plus juste délicatesse, l'ironie la plus sensible et la plus pénétrante, tout au long de cette pièce, tantôt satirique et tantôt poignante, et qui va loin dans l'analyse des pauvres coeurs humains, sans jamais insister.

"Chaque personnage a tel son accent, sa vie propre, sa personnalité. Il dit ce qu'il faut dire (et ne dit que cela), agit comme il doit agir. Voilà de l'art dramatique et du meilleur! S'il y avait une justice au théâtre, la "Rolls-Royce" couronnerait une vogue égale à celle de "Topaze". J'ose affirmer que la comédie satirique de MM. Dullian et Renfroigne m'apparaît nettement supérieure à celle de M. Pagnol, et d'un accent plus sobre, plus véridique, plus humain!"

Edmond Sée signale aussi que les trois actes de cette comédie sont "nets, aigus, incisifs, d'une âpre signification et d'une singulière plénitude". En terminant il écrit que la "Rolls-Royce" est "une pièce de tout premier ordre".

On ne saurait laisser passer les six représentations de cette comédie au nouveau théâtre du M.R.T. Français.

La réservation se fait dès maintenant pour jeudi et vendredi les 16 et 17 novembre en soirée et pour les samedi et dimanche 18 et 19 en matinée et en soirée.

Appelez le M.R.T. Français, MARQ. 3937, ou la maison Edmond Archambault Marquette 6201.

On tourne à 6.000 pieds d'altitude: Certaines scènes de "Sans Lendemain", le nouveau film d'Edouard Feuilleux, se déroulent dans la neige. C'est pour tourner ces extérieurs que toute la troupe est allée récemment à Valberg, un petit village situé au-dessus de Nice, à 6.000 pieds d'altitude, où furent tournés les extérieurs de ce film.

Un seul numéro du journal "LE JOUR" vous fournira autant de lecture que des "Digests" américains à dix et quinze sous, et "LE JOUR" est en français.

Quand vous êtes à TORONTO Descendez à HÔTEL ST. RÉGIS 392, rue HERBOURNE RA. 4135 en face de l'église du Sacré-Cœur, la seule église catholique de langue française à Toronto.

"Rêve de Valse" à la fin de ce mois

C'est à la suite du référendum de la saison dernière que les Variétés Lyriques s'acheminent vers un succès certain en présentant, à la demande du public, "Rêve de Valse", une des opérettes les plus charmantes jamais écrites, et dont la composition est due à l'indiscutable talent d'Oscar Strauss, un maître de l'opérette viennoise.

"Rêve de Valse", avec son action bien vivante, l'originalité du texte et l'imagination féconde qui a présidé à sa mise en scène, s'impose comme une oeuvre de choix, où chaque interprète trouve à s'assurer un succès personnel en plus de contribuer au succès de l'ensemble.

Les airs de "Rêve de Valse" n'ont pas besoin d'être énumérés pour rappeler des mélodies vivantes, emportées, fougueuses comme les valse de Vienne, reconnues comme les plus brillantes de toutes.

"Rêve de Valse" marquera le retour de Charles Goulet à la scène, cette saison. Nul doute que sa composition fantaisiste du Grand-Duc Joachim ne plaise à ses nombreux admirateurs.

C'est au Monument National que cette opérette sera présentée les 23, 24, 25 et 26 novembre en soirée.

M. José Delaquerrière au Cercle Tricolore

C'est jeudi le 16 novembre, à 8 heures du soir, qu'aura lieu en l'Hôtel Berkeley, la première réunion de la seconde saison du Cercle Tricolore.

M. José Delaquerrière, le réputé ténor parisien racontera ses souvenirs sur la grande diseuse française Yvette Guilbert avec laquelle il chanta quelquefois au fameux cabaret montmartrois le Chat Noir.

Ce sera de plus un régal de la véritable chanson française puisqu'au cours de la spirituelle conférence de M. Delaquerrière on pourra entendre la voix d'Yvette Guilbert nous interpréter, sur enregistrement électrique, ses plus grands succès de genre. Un croquis à la sanguine reproduisant les traits de la grande diseuse ainsi qu'un de ses derniers livres de Mémoires seront gracieusement tirés au sort et offert à deux membres de l'auditoire.

Personne n'étant admis sans carte de

membre, on est instamment prié de s'inscrire avant le 16 novembre au secrétariat du Cercle Tricolore ou chez l'un des Membres du Conseil dont les noms suivent, si l'on désire avoir ses entrées libres durant toute la saison.

Quelques modifications ont été apportées au quorum du Conseil d'administration à cause du départ de l'un de ses membres. Le Conseil, pour l'exercice 1939-40, se composera donc désormais de dix membres avec Mme J. Lavigne-Squire, présidente, la Baronne d'Hénil de Brisis, vice-présidente, M. Jan-Squin, administrateur-délégué, Mlle Marthe Dillon, direction littéraire, Mlle Anne-Marie Durand, secrétaire-générale, Mlle Pauline Dumoulin, trésorière, Mlle Lucille Desparois, présidente du Comité de réception et Mlle Germaine Bougie, Madeleine Hurtubise et Gilberte L'Heureux, secrétaires adjointes.

Festival-Concours de Musique du Québec

Plusieurs classes nouvelles très intéressantes ont été ajoutées au Syllabus, qui vient de paraître, du Festival-Concours de Musique du Québec, soit: Une classe pour Chansons Harmonisées — voix de femmes et voix d'hommes — Degré "B", deux classes de Chœurs profanes pour écoliers — Degrés "A" et "B", ainsi que deux classes pour sol de chant pour écoliers — supérieur et junior. Dans la section instrumentale les classes suivantes ont été ajoutées: Piano primaire, Concerto de Violon, Violon — Sélection de concert — 1, 2 ou 3 pièces, Basse et Contrebasse — Cuivre mi bémol ou si bémol, Baryton ou Euphonium, et Orchestres Scolaires à corde et à vent. Dans la section de Diction pour adultes une classe de Dialogue a été ajoutée, et la classe suivante est extra: une saynète en un acte pour écoliers.

On est prié de prendre note que le règlement 8 devrait lire comme suit: "Aucune limite d'âge n'est spécifiée, cependant les lauréats des classes de musique et de diction ne pourront concourir dans cette même classe, au cours d'un prochain Festival, excepté dans les cas où les concurrents ont atteint la plus haute classe dans la section mentionnée".

Pour toute information au sujet du concours on peut s'adresser au Secrétariat du Festival, Chambre 14, 1265 rue Stanley, Montréal.

bien-aimé



comme une sweet caporal

• Les Sweet Caps sont toujours bien-aimées. Elles sont un délicieux mélange des plus fins tabacs virginiques mûris par l'âge — douces, agréables, roulées à la perfection, les cigarettes les plus populaires au Canada.

"La forme la plus pure sous laquelle le tabac peut être fumé".



Non? ... Alors vous ne savez pas ce que vous avez manqué

● Votre marchand favori peut vous procurer une variété de poissons canadiens, séchés ou marins, dont la saveur vous paraîtra aussi bonne que si vous veniez de les pêcher vous-même.

Vous pouvez les préparer de plusieurs manières appétissantes. Le poisson séché tel que la morue, l'églefin, le merlan, la merluche et la morue noire, et le poisson mariné tel que le hareng, le maquereau et l'aloise, peuvent être servis sur votre table sous forme de mets nouveaux... pour régaler toute la famille.

Servez du poisson canadien plus souvent. Mettez "Le Poisson au Menu du Jour". Si loin que vous soyez des grandes eaux, votre marchand peut vous procurer du poisson séché ou mariné... dont toute la saveur et la valeur alimentaire ont été conservées pour vous satisfaire. Et, il n'y a pas de doute que son économie saura aussi vous plaire.

MINISTÈRE DES PÊCHERIES, OTTAWA.

DEMANDEZ LA BROCHURE GRATUITE

Ministère des Pêcheries, Ottawa. Veuillez m'envoyer votre brochure gratuite de 57 pages, intitulée "100 Délicieuses Recettes de Poisson" — contenant 100 recettes délicieuses et économiques pour la préparation du poisson.

Nom _____ Adresse _____

DU POISSON N'IMPORTE QUEL JOUR

Le Pancanadianisme s'étendra d'un océan à l'autre PanCanadianism will Reach from Sea to Sea

Quelle est, dans ses grandes lignes, l'Union Pancanadienne, qui réunira, sous une seule et même dénomination, tous les groupes ethniques, toutes les croyances, tous les citoyens désireux de former une nation

Broad outline of the aims of the PanCanadian Union, which will combine within a single organization all ethnic groups, all faiths and all citizens desirous of forming a truly Canadian nation

Les premiers membres de l'Union Pancanadienne se sont réunis, vendredi dernier, dans le Salon E de l'hôtel Windsor, pour jeter les bases de cette belle entreprise, qui a trouvé tout de suite un écho profond dans tous les coeurs vraiment canadiens. Si on en juge par la qualité et l'enthousiasme des fondateurs présents à cette assemblée, le Pancanadianisme obtiendra, dans tout le pays, des adhésions considérables. Voici leurs noms:

P. C. Armstrong, J. S. A. Bois, Wilfrid Bovey, Raymond Boyer, T. L. Bullock, Leo Cox, Norman Crawford, Harold C. Cross, Louis Duclos, J. A. Gagnon, Jean-Charles Harvey, Charles Holmes, Paul L'Anglais, Hertel LaRoque, Georges LeClerc, Germain Levitan, Leslie L. H. Miles, D. N. Morris, Sidney Ostell, Gui Papineau-Couture, A. Primeau Robert, R. Rousseau, Frank R. Scott, Raymond Simard et Fred T. Smye.

Nous publions dans une autre colonne, quelques-unes des lettres que nous avons reçues à ce sujet. Ce ne sont là que des échantillons d'une correspondance qui n'a cessé d'affluer chez nous depuis la semaine dernière.

Voici quelques-unes des fins que se propose l'Union Pancanadienne:

1. — Réunir les Canadiens de toute origine sous une même dénomination: Anglais, Français, Écossais, Irlandais, Allemands, Italiens, Ukrainiens, Russes, Scandinaves, Juifs, Hollandais, Suédois, etc.
2. — Habituer tous ces gens à s'attacher avant tout, au point de vue

national, à leur titre de *citoyen canadien*, de façon que n'importe quel habitant de ce pays dise: "Je suis Canadien", sans épithète, avec autant de fierté et d'assurance qu'un Américain dit: "I am an American and nothing else!"

3. — Supprimer énergiquement et rapidement, par les armes puissantes de la propagande et de la persuasion, tout mouvement tendant à dresser une nationalité contre l'autre;
4. — Combattre perpétuellement, par la parole et par la plume, toute tendance au séparatisme ou à l'isolement;
5. — Favoriser par tous les moyens les prises de contact entre les Canadiens de diverses langues, croyances et origines;
6. — Étendre le bilinguisme non seulement dans toute notre législation, mais dans tous les milieux éducatifs;
7. — Travailler, avec l'aide des pouvoirs publics et diverses autres organisations, à l'échange de professeurs et instituteurs entre les diverses provinces;
8. — Organiser des colonies de vacances dans lesquelles les enfants de diverses origines mèneraient, deux mois l'an, une vie commune et apprendraient la langue l'un de l'autre;
9. — Activer le tourisme à l'intérieur du pays, ou d'une province à l'autre, de façon que les Canadiens finissent par connaître leur propre pays, car à l'heure actuelle, on connaît la France, l'Angleterre, la Flo-

ride, mais ce que bien des Canadiens connaissent le moins, c'est le Canada.

10. — Acquérir une influence au point de vue pancanadien, de façon à favoriser les lois qui unissent et à battre en brèche celles qui divisent;
11. — Attacher une importance particulière à la question d'éducation et obtenir de l'autorité scolaire, dans chaque province, certains manuels communs à toute la nation, entre autre l'histoire du Canada et un livre spécial, qui aurait pour fin première de former un esprit pancanadien;
12. — Maintenir sans cesse notre idéal démocratique, avec toutes les libertés qu'il comporte, conformément à la conception nord-américaine;
13. — Empêcher, par l'éducation des masses et par la pression de toutes les influences, que l'on affaiblisse outre mesure la puissance et le prestige du gouvernement central, attendu que ce gouvernement est le seul lien de l'unité canadienne et que seul il tient dans ses mains la grande charte de nos libertés;
14. — Réunir tous les ans, dans une conférence générale, où seraient convoqués les représentants de tous les groupes et de toutes les provinces, les citoyens qui tiennent à former la nation une et indivisible.

L'Union Pancanadienne,
par
Jean-Charles HARVEY,
Président

The founders of the PanCanadian Union met last Friday in Salon E of the Windsor Hotel to establish the organization. The occasion was immediately productive. If the quality and enthusiasm of the first members is any criterion, PanCanadianism may expect to find many adherents in the country. Here are the names of those who attended the first meeting:

P. C. Armstrong, J. S. A. Bois, Wilfrid Bovey, Raymond Boyer, T. L. Bullock, Leo Cox, Norman Crawford, Harold C. Cross, Louis Duclos, J. A. Gagnon, Jean-Charles Harvey, Charles Holmes, Paul L'Anglais, Hertel LaRoque, Georges LeClerc, Germain Levitan, Leslie L. H. Miles, D. N. Morris, Sidney Ostell, Gui Papineau-Couture, A. Primeau Robert, R. Rousseau, Frank R. Scott, Raymond Simard and Fred T. Smye.

We publish in another column some letters we have received on the subject of the PanCanadian Union. They are selected from a flood of correspondence which has poured into our office in the last week.

Summarized below are some of the objectives of the PanCanadian Union:

1. — To group Canadians of all origins — English, French, Scottish, Irish, German, Italian, Ukrainian, Russian, Scandinavian, Jewish, Dutch, Swiss and the rest — in one single classification;
2. — To accustom Canadians to think first in terms of the nation so

that they may fully and properly treasure their title to *Canadian citizenship*. Every inhabitant of this Dominion ought to be able to say "I am a Canadian" with no narrowing qualification, just as Americans are able to say, with pride and assurance, "I am an American and nothing else!"

3. — To apply powerful weapons of propaganda and persuasion until all movements tending to align one Canadian group against another have been destroyed;
4. — To wage perpetual war upon all tendencies toward separatism and isolation, using both the spoken and written word;
5. — To use all practical means which will stimulate closer contacts between Canadians of various languages, faith and origins;
6. — To spread bilingualism, not only in and by means of legislation but through educational circles as well;
7. — To strive, with the assistance of the authorities and of private organizations, for a free exchange of professors and teachers between the provinces;
8. — To organize summer camps where children of various origins may live together two months in every year, learning each others' languages and characteristics;
9. — To stimulate Canada's internal tourist trade, so Canadians may learn to know their own country better than they do. Many Canadians

are better acquainted now with France, England and Florida than they are with their own land.

10. — To acquire influence for the PanCanadian viewpoint, in order to secure the enactment of unifying legislation and the repeal of disruptive statutes;
11. — To stress educational questions, so that certain textbooks common to the nation as a whole may be used uniformly in all provinces. A uniform Canadian history and another text primarily designed to aid the development of a PanCanadian spirit are urgently needed;
12. — To uphold our democratic ideals against all comers, since only in the maintenance of democracy can we conform to the North American concept of life and maintain all our liberties;
13. — To educate the masses and apply pressure toward the maintenance of the power and prestige of the Central government, since that government alone is the bond of Canadian unity and it alone upholds the Great Charter of our freedom;
14. — To summon to general conference, once a year, representatives from all groups and all provinces, as well as all citizens who desire the growth of a single nation, one and indivisible.

Roughly speaking, these are the objectives of the PanCanadian Union.

For the PanCanadian Union,
Jean-Charles HARVEY,
President.

L'ACCUEIL FAIT AU PANCANADIANISME

Suivent quelques extraits d'articles et quelques lettres, en anglais et en français, par lesquels on se rendra compte de l'accueil chaleureux qu'a reçu, dans tout le pays, la création de l'Union Pancanadienne.

Promoting national unity

Keeping Canada safe from Duplessism

By Judith Robinson,
THE GLOBE & MAIL,
November 4th, 1939.

The appeal is to "those who have at heart the power and greatness of a common country. Le JOUR of Montreal publishes it in French and English. It is an appeal for support for a Pan-Canadian Union which will unite Canadians of all Provinces regardless of differences of race, language, religion or politics. The union's aim will be to foster "Canadian unity good-will among different ethnic groups and a truly Canadian spirit." It will work for progress in education, interprovincial understanding, the reinforcement of the Federal tie and better living conditions for all Canadians. The first unit has already been established in Montreal, with Le JOUR as its official organ.

It is established in memory of Maurice Duplessis or, to be more exact, in memory of Canada's late deliverance from Duplessism. The founders of the new union share with Le JOUR an idea that so great a deliverance demands fitting and lasting commemoration. It's a sound idea. This reporter is all for it. As Le JOUR says with both eloquence and accuracy:

Blind leaders of the blind had hoped to create battlefields here like those of the old continent, so that our peoples might massacre one another across artificial frontiers, might follow demented leaders who proclaimed the "everlasting rights" of unmixed blood.

Le JOUR's idea of the new Pan-Canadian Union's first duty is that it must make sure Canada doesn't risk getting into that state again:

"The league we are founding will wage merciless war upon obsolete prejudices. It will work unswervingly, courageously and energetically for unity. We are determined that the laws of friendship shall triumph over the laws of hatred, and I would like to join.

I shall be obliged if you will let me have further information.

Faithfully yours,
A. B. MORTIMER

Rimouski, 6 novembre 1939

Monsieur Jean-Charles Harvey,
Directeur LE JOUR,
C.P. 20, Station "N",
Montréal.

Mon cher Jean-Charles,

Je réfère à l'article que tu as écrit en 8e page dans le numéro du Jour en date du 4 novembre, et il me fait plaisir de t'assurer de mon adhésion au projet que tu exposes.

Je ferais tout en mon possible pour secondar les efforts dans la région du bas St-Laurent.

Je te pris d'agréer mes amitiés,
Bien à toi,
Amédée CARON, C.R.

Quebec, November 4th, 1939

"Le Jour"
M. Jean-Charles Harvey,
Directeur.
Dear Sir,
Congratulations on your leadership of a movement for "PANCANADIAN UNION". May the day come soon when the term "Canadien" has a wider significance than its present one. How can we achieve greatness as long as a Canadian is recognized here only as a French-speaking Roman Catholic who has never strayed more than a few arpents from the lower St. Lawrence. By all means let us guard our heritages of culture, religions, language — but let us be broadminded enough to get together in fusing all these elements into a greater

in order that our country, as a north American nation, may be made ready to snatch up, in strong hands, the torch which old Mars is trying to extinguish in Europe."

New organization aims at promoting Canadian spirit

MONTREAL DAILY HERALD,
November 4th, 1939.

Creation of the first unit of a "Pan-Canadian Union" which will "seek to maintain Canadian unity, goodwill among different ethnic groups, truly Canadian spirit and progress in education" is announced by Jean Charles Harvey, editor of the liberal French-language weekly, Le JOUR, in its current issue.

After the magnificent success of the Quebec elections, "Mr. Harvey tells The HERALD, "we are convinced that we never had such an opportunity of promoting Canadian unity in a strong organization supported by all the elements able to fight against the agents of disunion, hatred and separatism."

To Mr. Harvey's Le JOUR, according to the account in that paper, has fallen the lot of forming the first unit of the PanCanadian Union, and the article announcing the establishment of the union expresses belief that those of English origin will soon take up the work.

Montréal, le 6 novembre 1939

Monsieur Jean-Charles Harvey,
Directeur, Le Jour,
Montréal.

Cher Monsieur,

J'ai lu avec beaucoup d'intérêt votre article en page 8 de votre journal: "Consolidation of the Friends of Canadian Unity". D'après mon humble avis, c'est bien le moment opportun de commencer un tel mouvement.

Je vous prie de me croire, Monsieur, Votre tout dévoué,
J. P. L. BRIEN

Toronto, November 6th 1939

The Editor,
Le Jour,
Montréal, Que.

Dear Sir:

I have read of the Pan-Canadian Union in Miss Judith Robinson's column in the Globe & Mail of the 4th instant. It seems to me that the Union exactly hits the nail on the head, and I would like to join.

I shall be obliged if you will let me have further information.

Faithfully yours,
A. B. MORTIMER

Rimouski, 6 novembre 1939

Monsieur Jean-Charles Harvey,
Directeur LE JOUR,
C.P. 20, Station "N",
Montréal.

Mon cher Jean-Charles,

Je réfère à l'article que tu as écrit en 8e page dans le numéro du Jour en date du 4 novembre, et il me fait plaisir de t'assurer de mon adhésion au projet que tu exposes.

Je ferais tout en mon possible pour secondar les efforts dans la région du bas St-Laurent.

Je te pris d'agréer mes amitiés,
Bien à toi,
Amédée CARON, C.R.

Quebec, November 4th, 1939

"Le Jour"
M. Jean-Charles Harvey,
Directeur.
Dear Sir,
Congratulations on your leadership of a movement for "PANCANADIAN UNION". May the day come soon when the term "Canadien" has a wider significance than its present one. How can we achieve greatness as long as a Canadian is recognized here only as a French-speaking Roman Catholic who has never strayed more than a few arpents from the lower St. Lawrence. By all means let us guard our heritages of culture, religions, language — but let us be broadminded enough to get together in fusing all these elements into a greater

Canada. The materials are here, rich and abundant, spread from Atlantic to Pacific. All that is required is the cement to bind them together.

I am sure you will find thousands ready to work together for a better and stronger Canada. Quebec City may prove a rather difficult field of operations for the "Union" — I hope you will enter it in the near future.

Yours very truly,
D. RHODES.

Québec, 3 novembre 1939

M. Jean-Charles Harvey,
Le Jour,
Montréal, P.Q.

Mon cher M. Harvey,

J'ai lu avec beaucoup d'intérêt dans LE JOUR de cette semaine votre article concernant la création du premier noyau de l'Union Pancanadienne et je vous félicite sincèrement de votre heureuse initiative car je n'hésite pas à dire que je vois là votre initiative.

Il me serait donc des plus agréables de me joindre à cette Union, voire même de prêter main forte à ceux qui voudraient former un groupe dans la vieille cité de Champlain.

Avec mes meilleurs vœux de succès, je demeure,
Votre tout dévoué,
A. F. MERCIER

ONTARIO
Legislative Assembly
4 novembre 1939

Monsieur J.-Ch. Harvey,
LE JOUR,
Cher monsieur Harvey,

Mon adhésion à l'idée de l'Union Pancanadienne des deux mains et de tout coeur.

A vous sincèrement,
Aurélien BELANGER, M.P.P.,
Clarkstown, Ottawa.

St-Césaire, P.Q., 4 novembre, 1939

Monsieur J.-Ch. Harvey,
Montréal.

Mon cher Harvey,

Excellente idée. Il est très heureux que la province commence ce mouvement. J'y souscris de tout coeur.

J'en profite pour vous féliciter de l'apostolat de votre journal. Les derniers événements prouvent que la bonne semence n'a pas tombé en trop mauvaises terres. Grâce à vous et à vos collaborateurs, notre province se réhausse un peu. Puissiez-vous continuer! La tenacité dans le bien viendra à bout des mauvais germes qui nous infestent encore.

Bien à vous,
G. R. BRAULT, M.D.

Tous les amis de l'unité canadienne sont priés de nous faire parvenir leur adhésion.

Montréal, le 6 novembre 1939

Monsieur Jean-Charles Harvey,
Directeur, Le Jour,
Montréal.

Cher Monsieur,

J'ai lu avec beaucoup d'intérêt votre article en page 8 de votre journal: "Consolidation of the Friends of Canadian Unity". D'après mon humble avis, c'est bien le moment opportun de commencer un tel mouvement.

Je vous prie de me croire, Monsieur, Votre tout dévoué,
J. P. L. BRIEN

Toronto, November 6th 1939

The Editor,
Le Jour,
Montréal, Que.

Dear Sir:

I have read of the Pan-Canadian Union in Miss Judith Robinson's column in the Globe & Mail of the 4th instant. It seems to me that the Union exactly hits the nail on the head, and I would like to join.

I shall be obliged if you will let me have further information.

Faithfully yours,
A. B. MORTIMER

Rimouski, 6 novembre 1939

Monsieur Jean-Charles Harvey,
Directeur LE JOUR,
C.P. 20, Station "N",
Montréal.

Mon cher Jean-Charles,

Je réfère à l'article que tu as écrit en 8e page dans le numéro du Jour en date du 4 novembre, et il me fait plaisir de t'assurer de mon adhésion au projet que tu exposes.

Je ferais tout en mon possible pour secondar les efforts dans la région du bas St-Laurent.

Je te pris d'agréer mes amitiés,
Bien à toi,
Amédée CARON, C.R.

Quebec, November 4th, 1939

"Le Jour"
M. Jean-Charles Harvey,
Directeur.
Dear Sir,
Congratulations on your leadership of a movement for "PANCANADIAN UNION". May the day come soon when the term "Canadien" has a wider significance than its present one. How can we achieve greatness as long as a Canadian is recognized here only as a French-speaking Roman Catholic who has never strayed more than a few arpents from the lower St. Lawrence. By all means let us guard our heritages of culture, religions, language — but let us be broadminded enough to get together in fusing all these elements into a greater

Montréal, le 6 novembre 1939

Monsieur Jean-Charles Harvey,
Directeur, Le Jour,
Montréal.

Cher Monsieur,

J'ai lu avec beaucoup d'intérêt votre article en page 8 de votre journal: "Consolidation of the Friends of Canadian Unity". D'après mon humble avis, c'est bien le moment opportun de commencer un tel mouvement.

Je vous prie de me croire, Monsieur, Votre tout dévoué,
J. P. L. BRIEN

Toronto, November 6th 1939

The Editor,
Le Jour,
Montréal, Que.

Dear Sir:

I have read of the Pan-Canadian Union in Miss Judith Robinson's column in the Globe & Mail of the 4th instant. It seems to me that the Union exactly hits the nail on the head, and I would like to join.

I shall be obliged if you will let me have further information.

Faithfully yours,
A. B. MORTIMER

Rimouski, 6 novembre 1939

Monsieur Jean-Charles Harvey,
Directeur LE JOUR,
C.P. 20, Station "N",
Montréal.

Mon cher Jean-Charles,

Je réfère à l'article que tu as écrit en 8e page dans le numéro du Jour en date du 4 novembre, et il me fait plaisir de t'assurer de mon adhésion au projet que tu exposes.

Je ferais tout en mon possible pour secondar les efforts dans la région du bas St-Laurent.

Je te pris d'agréer mes amitiés,
Bien à toi,
Amédée CARON, C.R.

Quebec, November 4th, 1939

"Le Jour"
M. Jean-Charles Harvey,
Directeur.
Dear Sir,
Congratulations on your leadership of a movement for "PANCANADIAN UNION". May the day come soon when the term "Canadien" has a wider significance than its present one. How can we achieve greatness as long as a Canadian is recognized here only as a French-speaking Roman Catholic who has never strayed more than a few arpents from the lower St. Lawrence. By all means let us guard our heritages of culture, religions, language — but let us be broadminded enough to get together in fusing all these elements into a greater

Montréal, le 6 novembre 1939

Monsieur Jean-Charles Harvey,
Directeur, Le Jour,
Montréal.

Cher Monsieur,

J'ai lu avec beaucoup d'intérêt votre article en page 8 de votre journal: "Consolidation of the Friends of Canadian Unity". D'après mon humble avis, c'est bien le moment opportun de commencer un tel mouvement.

Je vous prie de me croire, Monsieur, Votre tout dévoué,
J. P. L. BRIEN

Toronto, November 6th 1939

The Editor,
Le Jour,
Montréal, Que.

Dear Sir:

I have read of the Pan-Canadian Union in Miss Judith Robinson's column in the Globe & Mail of the 4th instant. It seems to me that the Union exactly hits the nail on the head, and I would like to join.

I shall be obliged if you will let me have further information.

Faithfully yours,
A. B. MORTIMER

Rimouski, 6 novembre 1939

Monsieur Jean-Charles Harvey,
Directeur LE JOUR,
C.P. 20, Station "N",
Montréal.

Mon cher Jean-Charles,

Je réfère à l'article que tu as écrit en 8e page dans le numéro du Jour en date du 4 novembre, et il me fait plaisir de t'assurer de mon adhésion au projet que tu exposes.

Je ferais tout en mon possible pour secondar les efforts dans la région du bas St-Laurent.

Je te pris d'agréer mes amitiés,
Bien à toi,
Amédée CARON, C.R.

Quebec, November 4th, 1939

"Le Jour"
M. Jean-Charles Harvey,
Directeur.
Dear Sir,
Congratulations on your leadership of a movement for "PANCANADIAN UNION". May the day come soon when the term "Canadien" has a wider significance than its present one. How can we achieve greatness as long as a Canadian is recognized here only as a French-speaking Roman Catholic who has never strayed more than a few arpents from the lower St. Lawrence. By all means let us guard our heritages of culture, religions, language — but let us be broadminded enough to get together in fusing all these elements into a greater

A la Fédération Provinciale du Travail du Québec

Arthur D'Aoust, de Hull, est nommé président.

On sait que la constitution de la Fédération Provinciale du Travail de la province de Québec interdit à ses officiers généraux de s'occuper de politique. Cette attitude a pour but de sauvegarder la neutralité du mouvement ouvrier syndiqué en matière politique. Ces officiers généraux sont: le président général et le secrétaire-trésorier général.

Le président Raoul Trépanier ayant brigué les suffrages populaires aux dernières élections provinciales comme candidat officiel du parti libéral, il avait, conformément à la constitution précitée, envoyé sa démission de président général de la Fédération.

Au cours d'une réunion de l'Exécutif général de la Fédération, tenue à Québec ces jours derniers, la démission du confère Trépanier a été acceptée et c'est le confère Arthur D'Aoust, de Hull, qui a été désigné en son lieu et place.

Le nouveau président général de la Fédération est déjà vice-président de l'Exécutif du Congrès des Métiers et du Travail du Canada et vice-président général de l'Union Internationale des ouvriers papetiers d'Amérique.

THE "SALADA" Orange Pekoe

LES MOTS CROISÉS DU JOUR

	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12	13	14	15
1															
2															
3															
4															
5															
6															
7															
8															
9															
10															
11															
12															
13															
14															
15															

HORIZONTALEMENT

1—Une épée longue et affûtée, qui ne sert qu'à taper dans l'eau (essai, épreuve).
2—Ville de l'ancienne Égypte, aujourd'hui "Assouan".
3—Matière dont la fermeté nous induit en faiblesse (corps humain).
4—Instrument à vent — Catastrophe qui fait bien dans le paysage.
5—Crochet de fer — Ville d'Espagne (Galice).
6—Agent politique de Louis XV.
7—Baume tranquille (attende d'un bien qu'on désire).
8—Poisson de rivière à corps allongé.
9—Galerie couverte d'un gymnase grec — Médecin allemand (1854-1915).
10—Punition, châtiment — Interjection, remède pour encourager — Montagne de l'ancienne Grèce (Thessalie).
11—Préposition: dans — Le loup de tous les agneaux (d'Allemagne).
12—Roue de poulie — Connaissance d'une chose — Article simple — Bison d'Europe.
13—Fleuve d'Italie — Rire à demi — Librement.
14—Points sur les "i" ou poins sur le nez — Pharmacie ouverte le dimanche (débit de boissons).
15—Officine de (Ponce - Piliat): nettoyage du boyau après les tranchées; voyage dans la lune — La lachète mobilisée.

VERTICALEMENT

1—Maire de petite taille, à l'aspect sournois et rusé — Article simple — Préposition: dans.
2—Propylaxie anticonceptionnelle (liquide transparent).
3—Figure dont on se sert dans l'écriture — Lac du Soudan.
4—Qui présente des ondulations — Comité d'Angleterre.

SOLUTION DU PROBLEME NO 112 paru dans le JOUR du 4 novembre

S	I	R	I	T	E	S	E	R	A	I	L
O	A	S	I	S	P	A	D	A	S	S	I
L	L	O	R	E	N	T	E	U	T	A	M
L	M	A	R	O	E	S	C	E	B	O	T
I	R	E	U	E	A	G	A	B	E	N	
C	O	R	E	R	A	G	O	T	E	L	A
I	L	E	T	E	M	I	R	E	P	O	N
T	E	C	R	A	C	O	N	I	N	I	T
U	R	A	N	I	E	C	O	C	D	R	A
R	A	P	I	N	E	B	U	H	E	L	O
R	I	T	E	F	E	R	E	B	E	B	I
B	E	T	E	M	E	N	T	E	S	T	A
E	T	A	A	L	E	M	E	U	N	I	E
C	E	L	I	B	A	T	A	I	R	E	E

GAGNANTE DU PRIX DE \$1.00
1075 rue Berri, app. 11,
Montréal, P. Qué.

Lisez

THE CANADIAN FORUM

Nineteenth Year of Issue
NOVEMBER 1939
CANADA, THE CONSTITUTION AND THE WAR
ENGLAND DISCUSSES WAR AIMS
F. H. Underhill
GOD INC.
Alan Grey
PLEASE PROFITEER
Refus II
Vol. XIX, No. 226
Twenty-five cents

UN AN \$2.00
SIX MOIS \$1.00
CANADIAN FORUM — 23 WELLINGTON ST. W. — TORONTO
Un exemplaire gratuit vous sera envoyé sur demande